

Henri Tréziny (dir.)

Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire
Actes des rencontres du programme européen Ramses²
(2006-2008)

Publications du Centre Camille Jullian

1. L'écriture gréco-ibérique et l'influence hellène sur les usages de l'écriture en Hispanie et dans le sud de la France

Javier de Hoz

DOI : 10.4000/books.pccj.864
Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance
Lieu d'édition : Aix-en-Provence
Année d'édition : 2010
Date de mise en ligne : 13 février 2020
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine
ISBN électronique : 9782957155729



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Référence électronique

DE HOZ, Javier. 1. *L'écriture gréco-ibérique et l'influence hellène sur les usages de l'écriture en Hispanie et dans le sud de la France* In : *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire : Actes des rencontres du programme européen Ramses² (2006-2008)* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2010 (généré le 02 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/864>>. ISBN : 9782957155729. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.864>.

1. L'écriture gréco-ibérique et l'influence hellène sur les usages de l'écriture en Hispanie et dans le sud de la France *

Javier de Hoz

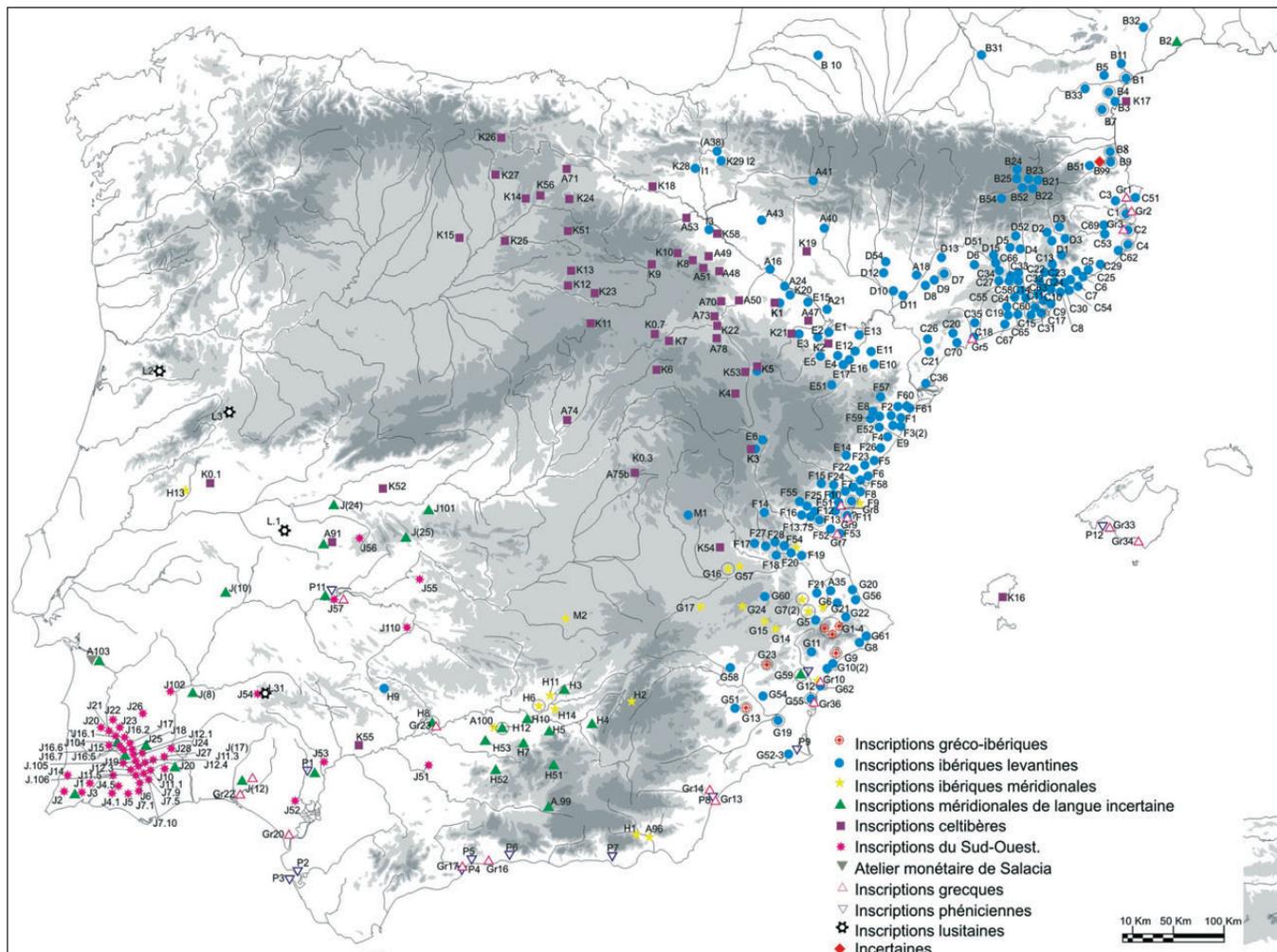


Fig. 490. Les inscriptions paléohispaniques (références à *MLH*).

Du point de vue de la langue, de l'écriture et de l'onmastique plusieurs questions relatives aux contacts et aux échanges entre Grecs et Indigènes en Méditerranée Occidentale méritent notre attention, mais ce sont sans doute les développements d'écritures indigènes et leurs usages qui suscitent le plus d'intérêt. L'écriture gallo-grecque est simplement l'utilisation de l'alphabet grec pour écrire le gaulois. Les écritures paléohispaniques trouvent leur origine dans l'écriture phénicienne et elles se sont développées

initialement, selon moi, sous influence purement phénicienne. Par la suite cependant l'alphabet grec et ses usages vont exercer une influence décisive sur le comportement épigraphique des Ibères. Cependant avant de nous occuper de cette question il convient de brièvement vérifier l'absence d'influence grecque sur les premiers pas de l'écriture dans la Péninsule Ibérique, déjà connue au moins dès le VII^e siècle en Andalousie, où les Tartessiens avaient adapté l'écriture phénicienne, puis peu après dans les aires périphériques du monde tartessien.

Les premiers Grecs en Occident

À partir de la fin du VII^e siècle, le monde tartessien du Bas Guadalquivir, déjà développé, connaît un certain impact de la culture grecque¹, qui prolonge les quelques premiers contacts initiés au moins au début du VIII^e siècle, contacts côtiers et d'une médiocre intensité, limités à un commerce de luxe, mais qui ont donné lieu à l'apparition de quelques toponymes grecs qui resteraient dans la mémoire des navigateurs².

Dans le dernier tiers du VII^e siècle, la situation change ; l'archéologie montre sur des sites indigènes ou phéniciens un développement remarquable de la présence de céramiques grecques qui se maintient durant la première moitié du VI^e siècle et qui se réduira durant la deuxième, jusqu'à pratiquement disparaître à la fin du siècle. En accord avec l'information archéologique, Hérodote mentionne la présence à Tartessos du Samien Kolaios et plus tard des Phocéens, qui avaient déjà des bases dans le NE de la Péninsule et dans d'autres points de la Méditerranée Nord-occidentale (Hérodote, I,163).

Le contact semble avoir été purement côtier et l'influence culturelle, par conséquent, faible et limitée seulement aux groupes indigènes privilégiés ou professionnels, en dehors de celle qui était transmise par les objets mêmes, toujours réduite et ambiguë ; mais dans ce milieu nous trouverons quelques inscriptions grecques, et il se peut que certains indigènes aient pris des habitudes épigraphiques liées au domaine de l'hospitalité et des relations sociales pour lesquelles le monde phénicien ne leur avait pas fourni d'exemples.

La présence de l'épigraphie grecque est cependant peu significative³. Nous avons quelques *dipinti* grecs sur céramique qui sont naturellement arrivés déjà écrits en Hispanie, et quelques *graffiti* qui peuvent avoir plus d'intérêt. Un *graffito* grec incomplet originaire du territoire tartessien, qui peut avoir été inscrit en Occident, est gravé sur le bord extérieur d'un vase trouvé à Huelva, dans une strate de la première moitié du VI^e siècle (EGH

22.1)⁴. Il s'agit sans doute de la fin d'un mot suivi d'autre qui peut être complet. Ceci serait le datif d'un nom de personne (NP) sans doute étranger au répertoire grec. Les parallèles utilisables font penser à une inscription votive : « (NP) a dédié à *Niethos* », ou à un don : « (NP) a fait don à *Niethos* ». Dans le premier cas *Niethos* serait une divinité⁵, mais nous attendrions les indices archéologiques qui identifieraient le contexte de la découverte comme sanctuaire. D'un autre côté, il serait très frappant que l'offrande ne se rapporte pas à une divinité grecque, comme c'est normal quand des marchands grecs dédient des céramiques dans des établissements étrangers comme Gravisca ou Naucratis. Dans le second cas, *Niethos* serait un homme de nom non-grec mais dont la morphologie a été hellénisée. Il faudrait penser qu'il était en mesure de comprendre l'inscription que son hôte possible et client grec lui dédiait. Les Phéniciens connaissent des textes votifs mais l'inscription de don appartient plutôt à un type grec qu'ont développé surtout les Étrusques. Puisqu'il s'agit de pratiques avec un sens évident pour une aristocratie orientalisante, comme l'était la tartessienne, nous pourrions espérer que la connaissance des modèles grecs aurait provoqué quelque imitation, mais il ne semble pas qu'il en soit ainsi. Pour des raisons sur lesquelles on ne peut s'étendre ici, l'aristocratie tartessienne ne s'intéressait pas aux usages symboliques et de prestige de l'écriture et les Grecs n'ont pas éveillé cet intérêt.

Quelques cas de bilinguisme ont dû exister, au moins avec une connaissance rudimentaire et purement instrumentale de la deuxième langue, mais pour l'instant il n'y a pas d'indices de contacts suffisamment prolongés entre des individus de ces deux différents mondes pour pouvoir en tirer des conséquences importantes. Il n'est pas improbable qu'une partie de la communication entre Grecs et Tartessiens ait eu lieu en phénicien, surtout dans les premiers moments, ni que des interprètes phéniciens y aient joué un rôle.

Par la suite l'épigraphie grecque ne jouera pas de rôle dans la zone ; sa présence est pratiquement inexistante jusqu'à l'époque impériale (cf. EGH 15.1, 18.1-3, 19.1-2, 21.1, 23.2-6, 24.1, 25.1-4), où nous trouvons des inscriptions grecques comme manifestation de la culture gréco-romaine, avec des parallèles dans toutes les provinces occidentales. Avant le changement d'ère, on peut mentionner seulement quelques inscriptions grecques de l'époque déjà républicaine qui continuent en partie un type d'épigraphie grecque visible déjà auparavant dans

* Cet article a été réalisé dans le cadre du Projet HUM2006-13424-C04-01 du Ministerio de Educación y Ciencia espagnol. J'ai une grande dette envers Coline Ruiz Darasse qui a revu le texte français et m'a sauvé de beaucoup d'erreurs, et envers Teresa Sagardoy et Javier Mejuto dont l'aide pour les figures a été inappréciable.

1 Blech 2001, p. 306-313 ; Torres 2002, p. 93-6 ; Domínguez Monedero 2007, p. 227-315 ; Celestino 2008. Des matériels provenant de sites indigènes ou phéniciens dans Domínguez Monedero, Sanchez 2001, p. 5-37, 78-79, cf. son commentaire p. 88-89.

2 C'est la plus ancienne strate de toponymes grecs d'Hispanie : García Alonso 1996 ; de Hoz, sous presse b, § 2.9.3.

3 En général, de Hoz 1997 1995, p. 152-156. Textes dans EGH et Rodríguez Somolinos 1998.

4 Fernández Jurado, Olmos 1985 ; Domínguez Monedero, Sánchez 2001, p. 7-8.

5 L'interprétation d'Almagro-Gorbea 2002 est très risquée en soi-même et implique une évolution de la diphtongue celtique /ei/ contraire aux faits.

l'Est de la Péninsule, et qui annoncent en partie l'épigraphie impériale que je viens de mentionner.

Le monde de l'épigraphie ibérique (fig. 490)

Sur les côtes méditerranéennes, nous trouvons une épigraphie indigène à des dates postérieures à celles où elle apparaît en Andalousie et au sud du Portugal. La langue de cette épigraphie est l'ibérique. Nous appelons ibérique une langue dont témoignent un nombre important d'inscriptions, environ 1950 à ce jour, qui s'étendent depuis la Haute Andalousie jusqu'aux alentours de la rivière Hérault dans le Languedoc français, et dont les dates oscillent entre la fin du V^e siècle av. J.-C. et le changement d'ère⁶. Ces inscriptions contiennent des traits linguistiques communs, phonétiques, morphologiques et lexicaux, ce qui, sans préjuger de l'existence possible de variétés locales ni de transformations diachroniques, nous permet de parler d'une langue unitaire⁷. Cependant les inscriptions ne sont pas écrites dans une écriture unique mais dans trois différentes, l'ibérique proprement dite à laquelle appartiennent la plupart des inscriptions, la méridionale, limitée au SE et à la Haute Andalousie, et la gréco-ibérique dont nous nous occuperons tout de suite.

Toutefois le témoignage le plus antique de la langue ibérique ne se trouve pas dans les inscriptions mentionnées mais dans un document grec sur une tablette de plomb, daté dans la première moitié du V^e siècle et trouvé à Pech Maho en Languedoc, dans lequel sont mentionnés quelques individus de langue ibérique, comme on le déduit des anthroponymes, en relation avec une transaction commerciale⁸. À cette date par conséquent il y avait déjà des Ibères en Languedoc, qui n'appartient pas à la région dans laquelle nous pouvons supposer que la langue ibérique s'est originellement développée⁹.

La présence grecque dans le monde ibérique¹⁰

La langue ibérique est liée à une culture qui, malgré les considérables variantes locales, a une homogénéité

très visible par certains aspects comme la céramique et les traits du rituel funéraire¹¹. Un facteur très significatif dans le déroulement de la culture ibérique a été la présence grecque, mais nous devons distinguer clairement deux milieux qui nous fournissent une information aux caractéristiques très distinctes. D'une part nous avons le territoire ampuritaïn, avec la présence sûre de deux établissements grecs et son influence évidente sur le Languedoc ; de l'autre le monde du SE et sa prolongation vers le Nord, où le caractère de la présence grecque est beaucoup plus difficile à définir, mais dont le rôle dans le déroulement de ce que nous nommons ibérique a été essentiel.

C'est dans le NE de la Péninsule que nous trouvons une présence solide et d'interprétation moins polémique, dont les origines remontent jusqu'au VI^e siècle, quand les Phocéens fondèrent dans une petite île de la côte de l'Ampurdan un emporion, un marché, dont la croissance rendrait nécessaire peu d'années après son déplacement sur la côte voisine, donnant naissance à la ville d'Ampurias (Sanmartí-Grego 1982 ; 1990). Les motifs de cette fondation ne peuvent être éclaircis, mais elle ne peut pas être séparée de la fondation de Massalia peu d'années auparavant, précédée sans doute d'une connaissance commerciale de la zone et peut-être rattachée à la recherche du contrôle de la route continentale du commerce de l'étain par la voie de la Seine au Rhône.

Les formes de présence grecque dans le monde ibérique au sud de l'aire d'influence directe ampuritaïne se caractérisent toutes, entre autres choses, par leur manque d'autonomie politique, ce qui implique quelques limitations évidentes en ce qui concerne densité de peuplement et capacité d'action.

Encore récemment la présence grecque dans le Levant depuis des dates relativement précoces, et son influence profonde sur la naissance de la culture ibérique, étaient considérés comme des faits sûrs. Par la suite, ces idées ont été soumises à des fortes critiques, essentiellement centrées sur deux aspects, la présence supposée de colonies grecques dans la zone, et le rôle prédominant ou exclusif de l'influence grecque avec l'oubli de l'influence phénicienne dont personne ne discute le rôle de nos jours. Nous verrons à présent que la présence précoce des Grecs dans le SE et sa profonde influence ne sont pas un mirage.

Il y a surtout deux indices de la présence grecque dans le SE de la Péninsule Ibérique à partir du V^e siècle qui nous intéressent, une écriture locale qui n'est autre que l'adaptation de l'alphabet ionien, et certains usages épigraphiques qui semblent être la transposition à la

6 Untermann 1975/1980/1990 ; Rodríguez Ramos 2004 ; Velaza 1996.

7 Voir surtout Untermann *cit.*, et Siles 1985 ; Velaza 1991 ; Moncunill 2007 ; Correa 1994 ; de Hoz 2001 ; Orduña 2005.

8 Voir *infra* sur le plomb de Pech Maho.

9 de Hoz 1993, mais cf. Velaza 2006.

10 En général sur les Grecs en Hispanie : García y Bellido 1948 ; Rouillard 1991 ; Domínguez Monedero 1996 ; 2007 ; Cabrera, Sanchez Fernández 2000 ; Gracia 2008.

11 *Les Ibères*, 1997 ; Ruiz, Molinos 1987 ; 1993 ; Almagro-Gorbea 2001.

culture ibérique d'usages grecs préexistants. Il y a naturellement d'autres témoignages matériels, plusieurs fois commentés, dont il convient de préciser l'intérêt, en plus de signaler les découvertes les plus récentes.

Les premiers témoignages d'objets grecs dans le SE remontent à la première moitié du VI^e siècle. Il s'agit des céramiques, auxquelles viennent rapidement se joindre des récipients de faïence et des petits bronzes.

Mais le tableau des relations qui se déduit des découvertes concrètes a plus d'intérêt que l'énumération même de celles-ci. Shefton a remarqué que le caractère des découvertes grecques du SE au VI^e siècle coïncide avec la situation de l'Andalousie¹² ; dans les deux zones les mêmes types se retrouvent. L'auteur cité en déduit que les Phocéens étaient dans les deux cas les porteurs de ces objets grecs, et qu'il faut inclure la zone du SE dans le même circuit commercial qui arrivait à Tartessos. L'hypothèse est vraisemblable, mais il convient pour le moment de rester très prudent, puisque l'on peut formuler des hypothèses alternatives.

En effet, dans la zone andalouse les découvertes grecques se retrouvent tant dans des établissements phéniciens qu'indigènes et il ne serait pas impossible que les Phéniciens occidentaux, Gaditains ou autres, aient revendu les produits grecs transportés par les Phocéens, ou parfois par les Phéniciens eux-mêmes, aux colonies orientales de l'Andalousie. Dans ce cas, la présence d'objets grecs dans des sites indigènes du SE au VI^e siècle s'expliquerait de la même manière qu'au VII^e siècle, en territoire andalou. Elle se réduirait en dernière instance à un nouveau témoignage du commerce phénicien, inséparable d'objets comme les amphores, les amulettes égyptiennes ou les fibules qui en constituaient les marchandises caractéristiques.

La deuxième hypothèse alternative nous conduit à un problème peut-être plus important à l'heure d'expliquer les origines de la culture ibérique levantine. Je me réfère au rôle possible des indigènes du Bas Guadalquivir déjà en partie « orientalisés », c'est-à-dire des Tartessiens, pour influencer et stimuler les autres indigènes du SE et du Levant. Il n'est pas impossible que les objets grecs du VI^e siècle dans le SE puissent s'expliquer un jour, au moins en partie, comme les témoignages d'un commerce tartessien.

Il faut souligner cependant l'expression « en partie » : rien ne nous force à choisir entre les hypothèses alternatives, puisque les trois voies ont pu être actives à la fois. Par ailleurs, exclure les Phocéens complètement du SE au VI^e siècle, mais les admettre en Andalousie n'aurait pas de sens.

En dernier lieu, les trois hypothèses sont possibles, combinées de diverses manières, et aucune ne s'impose absolument. Heureusement avec le V^e siècle la situation devient un peu plus transparente. Tout d'abord, les importations de céramique grecque s'accroissent, spécialement à partir de c. 450 av. J.-C. (Rouillard 1991, p. 110-111, 117-123), mais d'autres données sont beaucoup plus significatives. En récapitulant les aspects de l'acculturation grecque dans le monde ibérique, Martin Almagro-Gorbea a remarqué, en plus de l'alphabet gréco-ibérique, l'adoption de formes grecques de culture sociale en relation avec des usages funéraires et avec le banquet, l'introduction de nouvelles techniques dans la céramique comme les pâtes plus épurées, les nouveautés iconographiques, la modification du langage esthétique, le syncrétisme entre quelques divinités indigènes et grecques, et quelques éléments de culture matérielle comme les figures en bronze (Almagro-Gorbea 1983, p. 457-60). Toutes ces données n'ont pas la même valeur, mais certaines, indiscutables, impliquent un contact direct et non une importation simple de produits qui peuvent être imités. Il s'agit bien d'une transmission d'habileté, de manières de faire qui exigent des contacts humains plus ou moins prolongés, une communication verbale et bien sûr des individus bilingues.

Ces données archéologiques nous conduisent à une donnée des sources littéraires dont l'évaluation a été et est particulièrement polémique. Les sources antiques énumèrent, parmi les fondations phocéennes, quelques établissements dans le territoire ibérique, dont on n'a pas de trace archéologique à ce jour¹³. Il s'agit d'Héméroskopéion (Dianium), Alonis, et peut-être Akra Leuké (Lucentum ?), dont l'existence a été niée à plusieurs reprises dès les années soixante. Mais à défaut d'informations sur ces établissements, nous pourrions déduire leur existence en nous appuyant exclusivement sur l'écriture gréco-ibérique. Il y a des conditions nécessaires pour qu'un emprunt d'écriture soit réalisé entre deux cultures, des contacts durables et stables, qui donnent lieu à l'apparition d'individus bilingues, informés de l'écriture modèle et dans une certaine mesure des techniques de son enseignement. Indubitablement, des Ioniens qui connaissaient l'alphabet se sont établis sur les côtes du SE de la Péninsule Ibérique, mais l'alphabet gréco-ibérique ne peut pas nous révéler la modalité de cet établissement. Il a pu s'agir d'établissements autonomes¹⁴, de colonies comme Ampurias, mais aussi de

13 En dernier lieu, avec la bibliographie antérieure, Abad 2009, p. 22-26.

14 Ce sont à la limite des aventures presque individuelles de Grecs dans un territoire indigène. Sur les diverses variantes et leurs indices cf. de Hoz 2003.

12 Shefton 1982, p. 349 avec carte p. 355.

quartiers grecs dans des villes indigènes comme ceux que l'archéologie commence à révéler en Sicile et dans le sud de l'Italie, ou mieux encore un port de commerce, avec sa population étrangère et mêlée, tolérée dans le territoire contrôlé par une communauté indigène non loin de son noyau principal.

En tout cas, que ce soient des ports de commerce, des quartiers helléniques dans une installation indigène, des lieux de passage suffisamment fréquentés pour permettre une certaine présence grecque permanente qui pouvait expliquer l'apparition du gréco-ibérique, la familiarité des Phocéens et Ampuritaïns avec ces lieux explique qu'on leur connaît un nom grec, sans que cela implique une autonomie politique et une identité territoriale comme celles d'Ampurias.

En résumé, nous disposons de témoignages littéraires qui nous parlent des enclaves grecques dans le SE, de toponymes qui impliquent une familiarité grecque avec la zone, d'une certaine réception indigène de techniques qui exigent une transmission dirigée, et surtout du témoignage épigraphique de l'écriture gréco-ibérique qui implique des contacts d'une certaine durée et même l'existence d'individus bilingues. L'installation de Grecs semble indiscutable au-delà de problèmes non résolus comme le nombre et la structure de ces communautés, qui, comme nous l'avons déjà vu, peuvent avoir pris diverses formes.

Parmi ces formes, le cas du port de commerce est cependant, du point de vue de la transmission de l'écriture, un peu ambigu, parce qu'il peut être à la fois un espace dans lequel quelques Grecs s'établissent pendant un temps plus ou moins long, rendant possible par conséquent des contacts aux effets durables, et un lieu de passage que l'on abandonne sans avoir eu le temps de transmettre une technique complexe comme l'écriture, bien que cette présence fugace puisse laisser une trace écrite. Un témoignage aussi vivant que celui de Gravisca n'a pas été identifié jusqu'à présent sur nos côtes, bien qu'il existe des sites qui semblent répondre au schéma du port de commerce avec sanctuaire¹⁵. Nous avons en tout cas ce qui pourrait être une dédicace similaire à celles que nous trouvons dans des ports de commerce fréquentés par des Grecs, réalisée par un marchand non Phocéen, sur les côtes du Levant. Ceci nous rappelle que non seulement les Phocéens, ou les Ampuritaïns d'origine phocéenne, vivaient et faisaient du commerce avec la Péninsule Ibérique, mais aussi que le trafic maritime a nécessairement amené en Ibérie des Grecs d'autres provenances, qui ont eu l'occasion de laisser ici des traces écrites de leur passage. Ainsi pourrait s'expliquer une

figurine masculine en bronze du musée de Valence avec une dédicace grecque gravée au dos, dont nous aurons l'occasion de nous occuper plus loin.

Les peuples non-ibériques de la France méditerranéenne à l'arrivée des Grecs¹⁶

Les Grecs trouvent en France des peuplades moins développées que les Tartessiens et les peuples voisins ; en fait l'urbanisation commence à peu près à la date de la fondation de Marseille, malgré la présence antérieure des marchands étrusques. Il y a encore beaucoup d'aspects mal connus sur ces peuplades. Les sources historiques ne sont pas antérieures à la colonisation grecque, c'est-à-dire au début du VI^e s., et elles montrent qu'un peuple celtique était déjà installé autour de ce qui deviendrait la colonie de Marseille, puisque l'explication la plus économique du nom des *Segobrigii*, le peuple du territoire où Marseille a été fondée, est l'explication celtique. L'affirmation d'Hécatée selon laquelle Marseille était une ville de la *Ligustike* (F 55 Jacoby) doit avoir un sens purement géographique sans valeur ethnique¹⁷. En tout cas on ne peut pas considérer comme Gaulois les Celtes qui étaient déjà arrivés à la côte méditerranéenne à la fin du VII^e siècle à cause des difficultés historiques et chronologiques que cela susciterait (de Hoz 1992).

La complexité de l'occupation celtique du Sud de la France commence à être reconnue par la recherche archéologique en s'éloignant de la préoccupation traditionnelle de la date de l'arrivée des Gaulois historiques. Aujourd'hui Michel Py par exemple parle d'une celtisation de la région très ancienne qui a pu pendant toute la protohistoire « se renforcer par paliers » (Py 1993, p. 43), soit une idée semblable à la « cumulative Celticity » défendue par Hawks pour les îles britanniques. En tout cas, les peuples gaulois, avec une personnalité définie par rapport aux Celtes plus anciens de la région, sont une réalité dont la date d'arrivée reste toujours un problème.

Le plus ancien témoignage de Gaulois dans le sud de la France sont quelques NNP (noms de personne) sur des inscriptions ibériques du Languedoc. La présence de NNP gaulois sur des inscriptions ibériques fut repérée par J. Untermann en 1969. Aujourd'hui nous avons une meilleure connaissance de la chronologie et nous pouvons affirmer que les auteurs de quelques inscriptions du IV^e siècle portent des noms celtiques, Cartirix (**kartirís**, *MLH* B.1.28)

¹⁶ Barruol 1969 ; Py 1993 ; Roman, Roman 1997, p. 229-43 ; Garcia 2004.

¹⁷ Les mots suivants, « à proximité de la *Keltike* », peuvent être une addition d'Etienne de Byzance (ainsi par ex. Duval 1971, I, p. 176).

¹⁵ Campello : Llobregat 1989 ; 1993 ; García Martín 2003.

et *Oxiomaros* ou *Oxiobarros* (**osiobafenYi**, B.1.59) ; ils peuvent être considérés comme déjà gaulois d'après les parallèles. Cependant il est remarquable qu'à cette date le nombre de noms celtiques soit si rare tandis que postérieurement ils seront plus nombreux (Correa 1993).

Au siècle suivant nous trouvons les premiers NNP gaulois dans des inscriptions grecques de l'espace d'influence massaliote, simples *graffiti* de propriété qui témoignent de l'existence de Gaulois capables d'écrire grec mais pas encore de l'usage de l'alphabet grec pour écrire gaulois. Les vraies inscriptions gauloises apparaissent seulement au cours du II^e siècle av. J.-C. (Bats 1988 ; 2000).

L'expansion de l'épigraphie gauloise ne peut pas être assimilée à l'expansion de la langue gauloise car il y avait une frontière économique et culturelle au niveau de la rivière Hérault ; l'alphabet grec ne pouvait pas pénétrer plus à l'ouest et l'unique langue écrite de ce côté était la langue ibérique. Cependant les NNP dans les inscriptions ibériques et les sources littéraires témoignent de la présence de Gaulois dans la *Narbonensis* occidentale, qui, en certains endroits, avaient été assimilés à la population antérieure et en d'autres cohabitaient avec elle dans le même territoire.

Cette population antérieure n'était pas nécessairement uniforme, mais il semble que les sources pour la plupart ne s'intéressèrent pas à ses composantes. Les références anciennes aux Ibères en Languedoc et les inscriptions ibériques de la région ne doivent pas être considérées comme des aspects d'un unique développement. Les références aux Ibères dans les sources classiques s'attachent à des peuples établis aussi au sud des Pyrénées, ne parlant pas nécessairement la langue que nous appelons ibérique, mais en général elles font allusion seulement à une similarité culturelle. Les inscriptions ibériques pour leur part témoignent de la présence de colonies de commerçants qui parlaient cette langue et de son usage comme langue véhiculaire. Du point de vue ethnique et linguistique, il faut distinguer deux sens du mot « Ibère », on pourrait parler d'Ibère au sens large et au sens restreint. Un Ibère au sens large participe d'une certaine culture, indépendamment de sa langue vernaculaire, un Ibère au sens restreint parle ibérique dès l'enfance.

À l'Est de Marseille nous trouvons aussi d'autres peuples qui partagent le territoire avec les Gaulois, indépendamment des Celtes pré-gaulois. L'identité de cette population non gauloise est en apparence mieux définie par les sources, qui parlent seulement de « Ligures ». En revanche, nous n'avons pas d'inscriptions indigènes non gauloises et l'identité linguistique du ligure est un vieux problème qui n'a pas reçu de solution satisfaisante et qui est directement lié à la question des origines de ce

peuple. Je pense qu'il faut distinguer le peuple appelé Ligure qui habitait la *regio Liguria* des Romains, et dont la personnalité culturelle est bien définie avec une langue probablement indo-européenne que nous connaissons très peu, des peuples culturellement rattachés mais probablement non homogènes, peut-être parlant différentes langues, qui occupaient le territoire depuis l'Arno jusqu'à l'ouest du Rhône, et peut-être même jusqu'au NE de l'Espagne. En ce cas nous pouvons parler aussi de Ligures au sens restreint et de Ligures au sens large.

L'écriture et la langue grecque en Occident

Du point de vue de la langue, les échanges des Grecs et des indigènes nous sont visible seulement dans une poignée de données qui ne sauraient être représentatives de ce qui est réellement arrivé. Naturellement le témoignage le plus frappant de réception relative à l'usage de la langue est l'usage de l'alphabet grec dont nous nous occuperons tout de suite et qui implique en soi l'existence d'individus bilingues. En outre, quelques toponymes sont intéressants.

Quelques toponymes

Les noms d'établissements transmis par les sources sont intéressants en eux-même, pour ce qu'ils peuvent nous révéler sur les lieux en question. Un nom comme Akra Leuké (Ἄκρα λευκή) purement topographique, peut naître de la connaissance simple de la côte, si la ville se trouvait vraiment sur la côte, sans nécessité de contacts directs, ni même le débarquement de Grecs à cet endroit. Il ne peut pas être séparé d'autres toponymes grecs de l'Hispanie qui nous avons considérés comme des toponymes d'orientation¹⁸. Seul le témoignage des sources permettrait donc d'inclure ce lieu parmi ceux que je considère nécessaires pour expliquer le développement de l'écriture gréco-ibérique et d'autres pratiques épigraphiques ibériques. On peut en dire autant à plus forte raison pour Alônis, dont le nom n'est pas nécessairement grec puisque la relation habituelle qui s'établit avec le groupe ἄλωρ, ἄλωνία, ἄλωή, « battage », présente quelques difficultés linguistiques en marge de la difficile justification topographique¹⁹.

18 Cf. *supra*, et pour les toponymes grecs en Espagne : Schulten 1936 ; Hubschmid 1960, p. 491-492 ; Adrados 2000 ; 2001.

19 Sur les difficultés topographiques Fernández Nieto (1980, p. 578-579) a déjà attiré l'attention, suggérant aussi qu'il s'agit d'un nom indigène. Les difficultés linguistiques portent sur la dérivation et le manque d'aspiration dans le toponyme si nous comptons sur une transmission correcte de la prononciation antique jusqu'à époque

Le nom Héméroskopéion a plus d'intérêt. Il s'agit apparemment d'un nom commun utilisé comme toponyme. Le mot grec a un usage restreint et technique²⁰, il désigne un poste isolé de vigie, à certaine distance du lieu qui essaie de se protéger, du haut duquel peut être remarqué par anticipation un danger qui s'approche de la ville. Littéralement il signifie « lieu de vigie de jour », désignation étrange qui se justifie probablement parce que le mot de base, ἡμερόσκοπος, « surveillant de jour », désignait des guetteurs envoyés à l'aube à leur poste de vigilance qu'ils abandonnaient pendant la nuit puisque l'obscurité rendait inutile leur travail²¹. Il n'est pas facile d'expliquer l'utilisation du terme comme toponyme si effectivement le lieu n'était pas un *hemeroskopeion*. Cela exclurait que ce fût un lieu d'habitat de quelque importance et ne permettrait pas de justifier les termes *polis* ou *polichnia* mentionnés par les sources (St. Byz. s.v. ; Str. III 4. 6)²². C'est une question que n'ont pas envisagée les auteurs qui ont correctement interprété le mot grec²³ et qui implique qu'initialement le lieu, faiblement habité, était au service d'un site indigène proche, avec une fonction qui a justifié le nom grec, ce qui serait une donnée à considérer dans n'importe quelle tentative d'identification. Par la suite ce lieu se serait développé, avec une participation grecque, jusqu'à acquérir une plus grande envergure comme installation et comme lieu sacré.

L'alternative, peu probable bien sûr, d'un autre terme, se justifie précisément par le culte d'Artémis qui avait lieu à cet endroit. Un terme comme *hemeroskopos* est en réalité sémantiquement ambigu ; bien que non attesté, le sens « gardien(ne) bienveillant(e) » serait parfaitement possible puisque *skopos* est un terme appliqué dans la littérature à diverses divinités, et *hemera*, « bienveillante », une épithète cultuelle d'Artémis en Arcadie²⁴. Il est certain que les composés avec *hemero-*

romaine.

20 Il est pratiquement restreinte à Énée le Tacticien 6. 6 et 22. 11.

21 Attesté déjà dans Hdt. 7. 183, 192, apparaît aussi dans Énée le Tacticien 6.1. Cependant quelques exemples poétiques me semblent des simples substitutions de l'habituel σκοπός, moins familières et avec plus de corps phonétique.

22 Alternativement, et du point de vue des navigateurs, nous pourrions penser à une désignation née dans les premiers temps des navigations grecques dans la zone pour désigner un lieu adéquat pour se faire une idée de l'environnement géographique, en agissant comme Ulysse dans *Od.* 10.194 quand il veut reconnaître l'île de Circé. Mais dans ce cas également une *polis* resterait exclue. On peut faire la même objection pour la nouvelle et intéressante hypothèse qui voit dans *hemeroskopeion* la désignation d'un point d'observation pour l'arrivé des thons (Fernández Nieto 2002).

23 Pena 1993, p. 62-63 (qui ne distingue pas *hemeroskopos* et *hemeroskopeion*) ; Rouillard 1991, p. 301.

24 *IG V 2*, 398, 403 ; H. Torres, *Artemis en la literatura y el culto a través de sus epítetos* (thèse inédite, Univ. Complutense 1996), p. 115-118. La relation possible de l'épithète avec le toponyme

comme premier terme se rapportent d'habitude au signifié « jour », mais les exemples ne manquent pas de référence à « docile, bienveillant, apprivoisé »²⁵. Mais s'il a existé une Artémis *hemeroskopos*, son sanctuaire pourrait avoir été appelé *Hemeroskopéion* c'est-à-dire « Sanctuaire de la *Hemeroskopos* ». C'est une alternative qui ne peut pas être exclue. Et dans les deux cas, il s'agit d'un toponyme qui implique quelque chose de plus qu'une simple allusion à un point de référence pour le navigateur.

Dans l'aire d'influence de Marseille, quelques noms de villes ou d'îles sont sans doute d'origine grecque : Ἀφροδίσιον ἱερόν (Ptol. 2.10.1 Cuntz), Ἀγαθή (2.10.2, 9), Ἀντίπολις (2.10.5), Στοιχάδες (2.10.9), Λιθῶδες (Str. 4.1.7), Πλανασία (Str. 4.1.10), Στομαλίμνη (Str.4.1.8). Le nom Olbia (Ptol.2.10.5) prête au doute ; il est probablement grec, mais il y a quelques parallèles indigènes avec une racine *olb-*²⁶. À la différence de l'Espagne, où il n'y a pas de toponymes indicateurs d'une présence grecque continue autre que les noms des colonies d'*Emporion* et de *Rhode*, en France il y a un plus grand nombre de toponymes qui dénoncent la familiarité des Grecs avec le territoire et, en dernière instance, un contrôle politique d'une partie importante de celui-là, chose qui n'existait pas en Espagne.

L'épigraphie grecque en Occident

Les témoignages directs de l'usage de l'écriture par les Grecs antérieurs à l'époque romaine que nous possédons en Hispanie et dans le sud de la France sont rares et, jusqu'à il y a peu, il n'y en avait aucun d'une certaine importance. Cependant nous disposons de témoignages indirects d'une importance considérable, et d'une grande signification historique et culturelle. En effet, une caractéristique notable de l'épigraphie ibérique est la claire influence grecque que reflètent ses usages, et qui se manifeste par l'adoption de certains types de documents, essentiellement de caractère commercial ou du moins pratique, par la disposition formelle de ces documents, et même par leur support matériel.

Il y a en effet un type de document, le plus caractéristique de l'épigraphie ibérique, qui met en évidence avec clarté son caractère. Il s'agit de la tablette en plomb

a été indépendamment marquée par R. A. Santiago dans une communication au IX^e Congrès Espagnol d'Études Classiques (le 28 septembre 1995, « *Hemeroskopeion* y la epiclesis *Hemera* para Artemis »).

25 ἡμερόδρομος, -θαλλής, -θηρικός, -καλλές, -πιτυς.

26 Ὀλβια dans les Alpes (Athen. 6.23, peut-être d'après Poseidonius).

inscrite, mais non pas la *defixio*, qui semble méconnue dans le monde ibérique. Il s'agit plutôt de l'annotation pratique, avec des listes et des indications numériques, ou de la missive, pourvue très souvent de l'indication précise de la personne à qui elle est adressée (voir *infra*). Évidemment, les Ibères n'ont pas inventé cet usage ; outre de lointains antécédents néolouvites, nous avons chaque jour de plus en plus d'exemples grecs, dont certains sont très anciens²⁷.

Les plombs grecs sont connus depuis l'époque archaïque jusqu'à l'époque hellénistique avancée. Bien qu'il existe des exemples athéniens et d'autres zones de Grèce centrale, ils proviennent surtout de zones marginales, de la Mer Noire, de la région de Marseille et d'Ampurias, et ces dernières années surtout de Sicile, où les découvertes se multiplient. Il s'agit de lettres d'affaires, de contrats et de reconnaissances de dettes.

De façon significative, les mots ibériques attestés le plus anciennement sont les noms de personnes cités dans le plomb ionien de Pech Maho (cf. *infra*), un document daté du deuxième tiers du V^e siècle, authentique témoignage des gens de l'*emporion*, des marchands et de leurs clients dans les ports des embouchures des rivières qui reliaient les itinéraires de la mer et de la terre. Quelle autre trace épigraphique les Grecs établis de façon permanente ou temporaire au milieu de populations non grecques laissaient-ils ? Nous ne pouvons bien évidemment pas attendre une épigraphie publique, puisque, même s'il s'agit de communautés grecques, ces communautés manquent d'autonomie politique. Si les « métèques » grecs ne sont pas très nombreux, –et ils ne doivent pas marquer leurs différences avec une communauté indigène par des institutions très définies, comme c'est le cas par exemple des Phéniciens à Athènes qui nous ont laissée des inscriptions bilingues sur leurs cultes–, nous ne pouvons pas attendre non plus des témoignages épigraphiques communautaires. Nous rencontrerons plutôt le domaine de l'épigraphie privée, des inscriptions de propriété, des inscriptions votives, des textes relatifs à l'activité journalière, le gagne-pain quotidien et occasionnellement la jouissance de la vie. Les inscriptions funéraires ne pourront être attendues que si la présence grecque est suffisamment forte pour disposer d'une nécropole propre, et donc d'une certaine garantie de la continuité d'un public capable de comprendre ce qui est inscrit sur une pierre tombale. C'est en effet le panorama que nous offre la peu abondante épigraphie grecque sur les territoires non grecs d'Italie ou de Sicile, et les témoignages de Grecs parmi les non

Grecs dans d'autres parties de la Méditerranée, dont bien sûr la péninsule Ibérique²⁸.

De ce que nous avons vu jusqu'à présent, on déduit que dans une bonne partie du monde ibérique nous pouvons nous attendre, à en juger d'après les données historiques et archéologiques, à trouver des témoignages, même rares, d'une influence et d'une présence directe de l'écriture grecque (fig. 491)²⁹.

Évidemment la Catalogne (en particulier Ampurias) doit être un lieu privilégié, et de fait les découvertes confirment en partie nos attentes. Cependant l'influence épigraphique de la colonie sur les indigènes ne semble pas avoir été importante dans les premiers temps. Quand, à la fin du V^e siècle, nous trouvons le premier témoignage d'écriture dans le village d'Ullastret (*MLH* III, C.2.30), ce n'est pas l'alphabet grec qui sera utilisé mais bien l'écriture ibérique qui, à mon avis, était arrivée déjà pleinement développée depuis le SE en Catalogne.

L'épigraphie ampuritaine n'est malheureusement pas très riche ni en nombre ni pour ce qui est de l'état de conservation de ses inscriptions. La date de ce qui nous est parvenu est relativement avancée, puisque les documents antérieurs au IV^e siècle sont peu nombreux et qu'il s'agit souvent d'inscriptions d'époque déjà romaine.

Parmi les rares textes antérieurs au IV^e s. il y a quelques marques commerciales sur le fond de céramiques. Certaines ont été confondues avec des inscriptions ibériques³⁰, comme celle qui a été pendant quelque temps considérée comme l'inscription ibérique la plus ancienne, un *graffito* de marchand grec sur le fond d'un lécythe attique à figures noires du groupe de Haimon³¹, c'est-à-dire du deuxième quart du V^e siècle.

En tout cas ces marques, gravées probablement au point de départ de la marchandise, appartiennent aux techniques ésotériques des marchands et ne font pas partie à proprement parler de l'épigraphie grecque de la Péninsule Ibérique où elles sont arrivées déjà écrites et n'ont pas dû jouer de rôle dans la transmission de la culture grecque vers le monde indigène.

Plus intéressante est la possibilité que des navigateurs grecs aient laissé un témoignage de leur passage par un port de commerce en offrant un *ex-voto* à une divinité, qu'elle soit locale assimilée à une divinité grecque, ou bien dans un sanctuaire proprement grec si le trafic était

28 En général de Hoz 2003.

29 Pour le Languedoc, je me limite au territoire à l'ouest de l'Orb, puisque dans l'unique site dans lequel on a trouvé épigraphie ibérique plus à l'est, Lattes, il y a seulement un plomb sans doute arrivé de la Péninsule (*MLH* B.2.3 = G.18.1) ; les *graffiti* supposés ibériques (B.2.1-2) sont étrusques. L'inclusion de Lattes agrandirait considérablement le matériel grec de la zone.

30 Almagro Basch 1952, p. 80, n° 14 ; García y Bellido 1948.

31 Trias 1967-68, t. I, p. 67-68, n° 117.

27 de Hoz 1999a ; en dernier lieu, avec bibliographie, Sosin 2008.

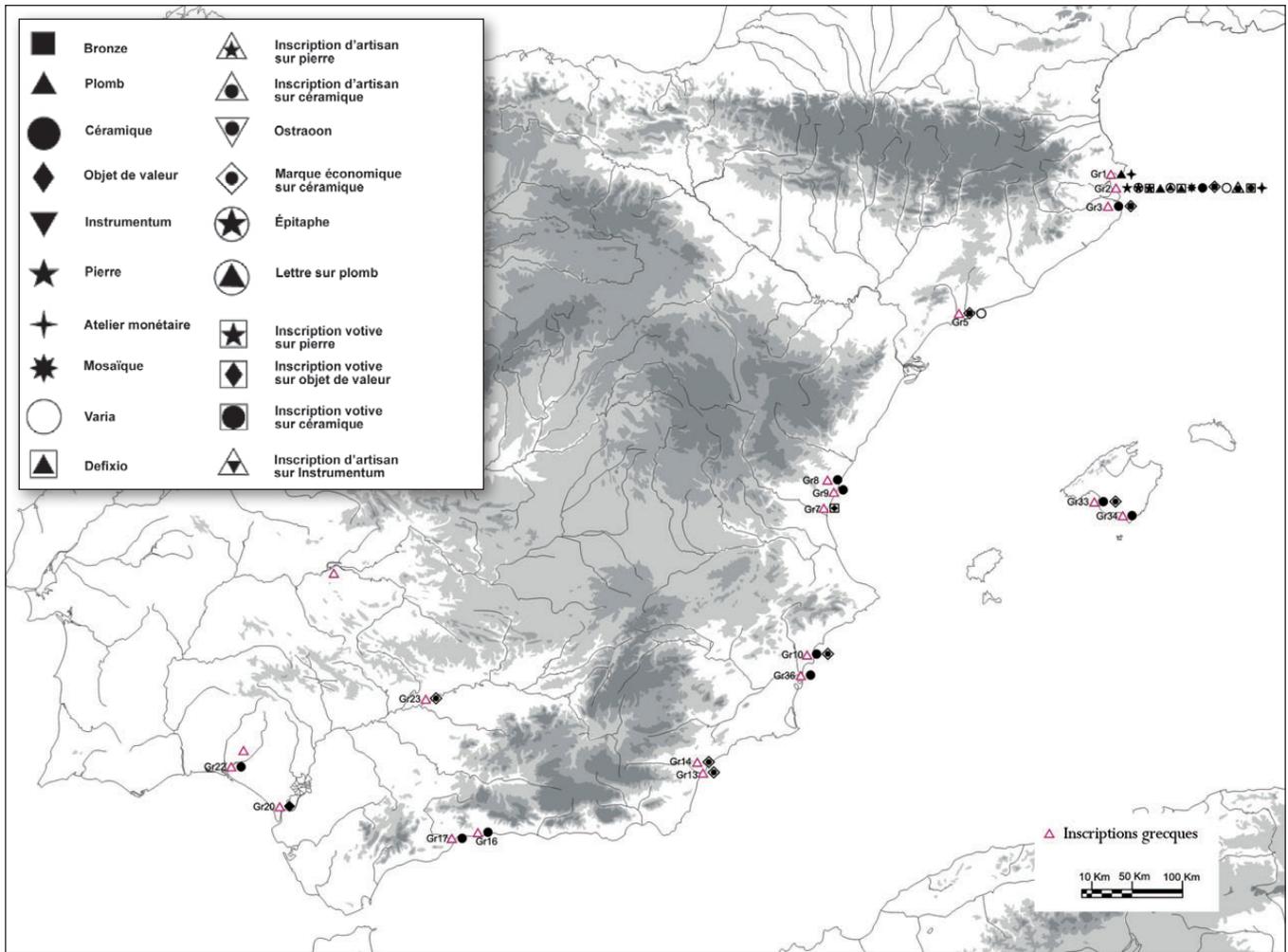


Fig. 491. Les inscriptions grecques pré-impériales d'Hispanie (en cartouche, légende des fig. 491-493).

Gr1 Rosas (Rhode) (= C51) (Gerona). **Gr2** Ampurias (Emporion) (=C1) (Gerona). **Gr3** Ullastret (=C2) (Gerona). **Gr5** Tarragona (Tarraco) (=C18) (Tarragona). **Gr7** Valencia (=F53) (Valencia). **Gr8** Olocau (=F51) (Valencia). **Gr9** Sagunto (Saguntum) (=F11) (Valencia). **Gr10** Elche (=G12) (Alicante). **Gr13** Villaricos (=P8) (Almería). **Gr14** Herrerías (Almería). **Gr16** Toscanos (Málaga). **Gr17** Guadalhorce (Málaga). **Gr20** Doñana (Huelva). **Gr22** Huelva (Onuba) (Huelva). **Gr23** Córdoba (Corduba) (Córdoba). **Gr33** Bahía de Mallorca (=P12) (Sec, Calviá, Islas Baleares). **Gr34** Na Guardis (Colonia de Sant Jordi, Mallorca, Islas Baleares). **Gr36** Cabezo Lucero (=G55) (Alicante).

suffisamment intense pour justifier son existence. L'un de ces ex-votos pourrait être une figure masculine de bronze du Musée de Préhistoire de Valence, qui porte une inscription extrêmement claire gravée dans le dos. L'inscription se compose de deux mots :

Ἀπολλώνιος ἀνέθηκεν, « Apollonios a dédié ».

Il s'agit par conséquent d'une dédicace où malheureusement est seulement indiqué le dédicant et non la divinité à laquelle l'offrande a été faite.

C'est une inscription banale, mais l'alphabet dans lequel elle est écrite fait qu'il vaut la peine qu'on s'y arrête. Il ne s'agit pas en effet de l'alphabet ionien mais d'un alphabet local, qui peut nous permettre de déterminer la provenance du dédicant, si on le combine avec quelques indices linguistiques. La combinaison de -n (*ny*

éphelcystique), caractéristique spécifique des dialectes ioniens, et des traits non-ioniens de l'alphabet est significative, et nous restreint à des zones qui combinent une langue ionienne et un alphabet non-ionien, soit l'Attique et l'Eubée et ses colonies. Il est difficile de choisir entre ces deux hypothèses parce que l'inscription ne présente aucun des traits peu abondants qui permettent de distinguer les deux alphabets. Les anomalies qui l'éloignent des deux modèles originaux, et qui sont l'indice d'une influence ionienne, se sont produites parallèlement dans les deux régions. Il s'agit en particulier de la substitution du sigma à trois traits et du *lambda* inversé, propres aux deux alphabets épichoriques, par le Σ et le Λ classiques d'origine ionienne, qui se produit au cours du V^e siècle.

L'alphabet ne nous permet pas de déterminer par

conséquent le lieu où Apollonios avait appris à écrire, mais il restreint les possibilités, Eubéen dans un sens ample ou Athénien, et avec une date relativement précise, probablement aux alentours du milieu du V^e siècle ou peu après. D'autres traits épigraphiques ou linguistiques, comme la structure de l'inscription ou le nom personnel, sont trop communs pour que nous puissions aller plus loin à partir de ceux-ci.

Mais le témoignage le plus intéressant à ce jour d'épigraphie grecque relative au commerce dans une aire ibérique procède du sud de la France, du site indigène de Pech Maho. Il s'agit du plomb apparu dans un contexte de la deuxième phase (480-300), dans la terrasse Sud entre la fortification et le mur intérieur de l'installation, zone non habitée de l'enceinte fortifiée dans laquelle il aurait fini comme rebut³². Sa chronologie paléographique, toujours douteuse, peut appartenir au deuxième tiers du V^e siècle³³.

Le texte de Pech Maho³⁴ contient, en plus d'un texte étrusque, un texte grec de douze lignes au recto, plus une autre texte transversal au verso. Il est déjà bien connu et je ne m'étendrai pas sur le sujet. Je me limiterai à souligner quelques aspects particulièrement saillants du point de vue de cet article.

Un apport très significatif du plomb de Pech Maho est la démonstration de l'existence d'une langue technique du commerce, avec des usages spécifiques déjà bien développés, et qui pouvait être comprise par les indigènes qui faisaient affaire avec les commerçants grecs. En ce sens le plomb de Pech Maho est un nouveau témoignage d'une classe importante de textes, les documents sur plomb auxquels on a déjà fait référence, qui, avant la période hellénistique et les papyrus grecs de l'Égypte, représentent les exemples presque uniques de documents, privés ou non, non destinés à l'exhibition publique. C'est aussi l'un des témoignages les plus vivants et directs qui nous soient arrivés du monde de l'*emporion* en général, et pas seulement dans l'aire limitée de l'Occident dont nous nous occupons à présent.

Dans cette périphérie du monde hellénique, où parvenaient les marchands grecs mais qui n'était pas intégrée à l'orbite coloniale, existaient des cadres socialement et culturellement très différents. Nous pouvons distinguer une périphérie « barbare », avec des institutions et une structure sociale moins complexe que celles qui

existaient déjà dans une bonne partie du monde grec, et une périphérie orientale –et carthaginoise et étrusque–, dans laquelle les relations étaient d'un autre type, comme c'était le cas d'Al Mina, de Naucratis ou des villes phéniciennes. Pech-Maho représente un exemple particulièrement net du premier cas, celui qu'avec des traits plus ou moins semblables malgré les différences locales, marquées et indiscutables, nous pouvons attendre de la mer Noire à la Péninsule Ibérique en passant par l'Illyrie ou une partie de l'Italie.

Il y a cependant à Pech Maho un aspect qui, sans être exclusif, n'est pas non plus banal. Je pense à la complexité de ce que nous pourrions appeler les « gens de l'*emporion* ». En général la bibliographie a accepté que dans le texte apparaissent deux groupes ethniques, les Grecs, étrangers à la zone où ils font le commerce, et les Ibères ou indigènes. En réalité, il n'y a pas de motif de considérer les Ibères comme indigènes, et les non-Grecs mentionnés dans le texte ne sont pas seulement Ibères.

Cependant le marchand n'est pas l'unique Grec qui a pu parvenir dans les communautés indigènes et établir un contact avec ses habitants. Il faut penser aussi, comme on l'a dit plus haut, à l'artisan, bien que nous n'ayons pas de témoignage épigraphique de la présence d'un artisan grec en territoire ibérique³⁵.

Finalement, comme dans le cas de l'Andalousie, il faut se demander si quelques *graffiti* grecs, qui ne sont pas des marques commerciales mais à ce qu'il semble des NNP de propriétaire, et qui sont apparus sur des sites indigènes, peuvent être l'indice de la présence d'un Grec, puisqu'il ne semble pas que des vases aux caractéristiques communes présentant ces NNP aient pu arriver dans la Péninsule par un commerce de seconde main.

Mais pour fructueux qu'aient pu être les contacts entre Grecs et indigènes dans les ports de commerce ou dans les lieux habités qui ont accueilli un artisan hellène, il est indubitable qu'une authentique *polis* grecque, avec sa vie institutionnelle autonome, représente un témoignage plus intéressant et entier de la culture hellénique et des possibilités d'hellénisation des indigènes. Dans ce sens, nous devons tourner à nouveau notre attention vers Ampurias et la France méditerranéenne pour revoir quelques aspects de son épigraphie.

Nous manquons malheureusement d'épigraphie institutionnelle directement issue du fonctionnement politique de la ville. Nous ne disposons d'aucune inscription dans laquelle soit mentionné un magistrat, un corps civique ou une mesure législative, mais au moins nous savons, grâce aux simples briques marquées avec l'abréviation du mot

32 Solier, dans Lejeune, Pouilloux, Solier 1988, p. 19-21.

33 Pouilloux, dans Lejeune, Pouilloux, Solier 1988, p. 37. Voir aussi de Hoz 1999b, § 4.

34 Bibliographie essentielle : Lejeune, Pouilloux, Solier 1988 et Lejeune 1991. Bibliographie postérieure dans de Hoz, 1999b et 1999c, articles dont j'utilise ici les conclusions. Voir aussi *THA IIA*, *IGAI 7* ; Van Effenterre, Ruzé, 1994/95, II, p. 75, *IGF* 135.

35 Mais cf. le *dipinto* sur céramique d'Ibiza, avec signature d'artiste : Ἐπιμας (*EGH* 34.1, Na Guardis, Mallorca).

« public », Δημ (*EGH* 2.37)³⁶, omniprésent dans le monde de la *polis*, que la communauté ampuritaine disposait de mesures officielles et fabriquait au moins une partie du matériel exigé par le développement urbain de la ville. Elle n'était donc pas une simple agglomération mais une authentique *polis*, une communauté de citoyens liée à un centre urbain. De toute façon il est peu probable que l'épigraphie publique ampuritaine ait jamais été abondante, ce qui n'implique pas que l'administration de la ville n'ait pas utilisé l'écriture ou qu'il n'ait pas existé un secrétaire pour transcrire des résolutions et des données temporairement utiles. Mais étant donnée la petite importance de la communauté, elle n'avait pas l'habitude de solenniser ses actes par des inscriptions, et s'il a existé des occasions exceptionnelles qui ont donné lieu à une inscription, celle-ci ne nous est pas parvenue.

Il y a cependant une exception dans cette lacune de l'épigraphie publique, c'est l'épigraphie monétaire. C'est une question que nous n'aborderons pas ici car, en Ibérie comme dans le Sud de la France, son importance pour le développement des indigènes se date plutôt au début de l'influence romaine.

En tout cas la majeure partie de l'épigraphie ampuritaine est de caractère privé, même sans considérer les marques commerciales. À Ampurias, nous trouvons évidemment un plus grand nombre d'inscriptions grecques de propriété que dans d'autres sites d'Hispanie, mais il est curieux de constater que les *graffiti* les plus nombreux appartiennent à d'autres catégories. Tous les *graffiti* de propriété (*EGH* 2.39 ?, 2.44 ?, 2.45, 2.48, 2.53, 2.54 ?) se trouvent sur des céramiques grecques ; certains pourraient remonter au VI^e siècle, si l'on en croit Jeffery (*LSAG*, p. 288), mais, quand la date du support est assurée, ils sont du V^e siècle, excepté *EGH* 2.48 qui date du IV^e siècle. Il y a également bien sûr quelques inscriptions funéraires mais aucune d'importance pour la période pré-romaine.

Plus intéressantes sont les deux ou trois lettres sur plomb que la ville a déjà livrées. La plus intéressante est une tablette de plomb (*EGH* 2.14) avec quatorze lignes de texte, apparue en 1985 dans la zone d'habitation, dans un contexte de remplissage qui contenait un matériel à ce qu'il semble de la fin du V^e siècle. Elle a été datée, sur les critères imprécis de langue et de paléographie, de la fin du VI^e s.³⁷ Il s'agit d'une lettre commerciale dans laquelle l'auteur donne des instructions au destinataire pour qu'il

s'occupe d'affaires décrites en des termes propres à la navigation et au commerce. À ce qu'il semble, il doit réaliser des démarches auprès d'un troisième individu du nom de *Basped-*, répété mais malheureusement toujours fragmentaire, qui s'explique facilement comme NP ibérique (Velaza 1992). Apparaît aussi un toponyme possible, *Saiganthe*, dans lequel on a voulu voir le nom de Sagunto (Santiago 1990b), bien que les difficultés soient grandes étant donnée la différence entre cette forme et celle transmise par les auteurs grecs. Particulièrement significative est la mention d'Emporitains, parallèle à celle du plomb de Pech Maho. La langue des Phocéens occidentaux est aussi visible dans ce texte, dans lequel nous trouvons, à côté de formes ioniennes communes, quelques clairs éolismes qui s'expliquent comme des traits propres à l'ionien septentrional, dans lequel s'insérerait sans doute le phocéen, mais que nous connaissons seulement à Chios jusqu'à présent.

Mais nous ne trouvons pas seulement à Ampurias – en dehors des inévitables souvenirs de haines anciennes que sont les *defixiones* – des témoignages propres d'un *emporion* authentique, liés aux marchandises et aux transactions, ou des inscriptions publiques nées de nécessités pratiques comme les légendes monétaires. Nous trouvons aussi des indices épigraphiques d'autres aspects de la culture grecque de caractère plus général, communs à tous les Grecs qui n'avaient pas rompu les liens avec la tradition de leur peuple. Ils complètent l'image excessivement régionale, limitée à la tradition du monde ionien d'Asie Mineure et à ses colonies, que nous fournirait l'étude de la langue et de l'onomastique ampuritaines. Les Emporitains connaissaient l'institution du symposium, et les vestiges archéologiques de la ville et quelques *graffiti* intéressants en donnent une bonne preuve. Les témoignages de plus importants aspects de la vie grecque ne manquent pas à Ampurias. Ce que l'épigraphie nous apprend sur le culte est malheureusement bien peu, même si c'est dû à un manque d'information archéologique auquel il sera sans doute remédié à l'avenir.

Des inscriptions proprement religieuses, à part les occasionnelles invocations divines, comme celle à Héraclès dans la deuxième inscription (*EGH* 2.49b) d'une cruche à inscription symposiaque, nous n'avons que quelques exemplaires plus tardifs, et la plaque de Themis (*EGH* 2.7)³⁸, qui offre l'intérêt d'être un témoignage de la religion officielle de la cité.

36 On est surpris de trouver à Sagonte une inscription du même type ; il s'agit probablement d'un NP abrégé, c'est-à-dire une inscription de propriété (*EGH* 9.3).

37 Sanmartí-Gregó, Santiago 1987, p. 120 ; 1988 ; Santiago, Sanmartí, 1988, p. 101 ; Johnston dans *LSAG*, p. 464. Mais cf. Slings 1994, p. 112.

38 Depuis Nicolau D'Oliver, on date cette inscription du II^e ou I^{er} siècle av. J.-C., mais je ne vois rien dans la paléographie, unique critère de datation que nous avons, qui empêche de remonter au moins au III^e siècle. En tout cas l'association avec l'agora hellénistique semble fondée, et l'introduction du culte à une date déjà romaine n'est pas vraisemblable.

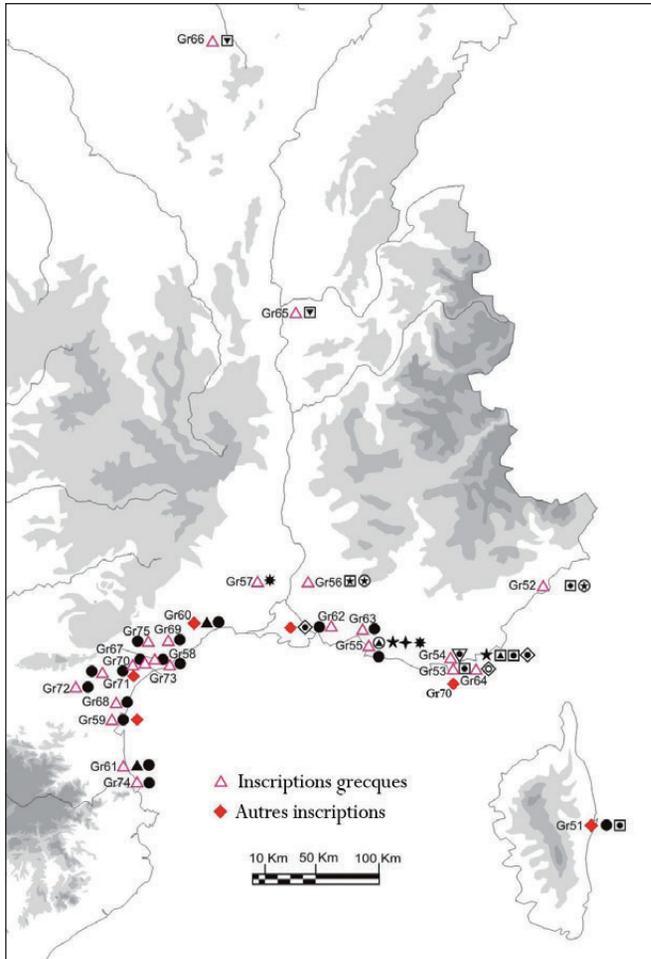


Fig. 492. Les inscriptions grecques du sud de la France. (les losanges en rouge indiquent inscriptions étrusques ou douteuses).

Gr51 Aléria (Haute-Corse). **Gr52** Antibes (Gard). **Gr53** Giens (Var). **Gr54** Olbia (La Drôme). **Gr55** Marseille + Grand-Congloué (épave) (Bouches du Rhône). **Gr56** Glanum (St Remy) (Bouches du Rhône). **Gr57** Nîmes (Gard). **Gr58** Vieil-Agde (Hérault). **Gr59** Pech Maho (=B7) (Sigean). **Gr60** Lattes (= B2) (Hérault). **Gr61** Ruscino(=B8) (Chateau Roussillon, Pyrénées-Orientales). **Gr62** Saint-Blaise (St-Mitre-les-Remparts, Bouches du Rhône). **Gr63** Teste-Nègre (Les-Pennes-Mirabeau, Bouches du Rhône). **Gr64** Bagaud (épave) (Var). **Gr65** Bourgoin-Jallieu (Isère). **Gr66** Vix (Côte d'Or). **Gr67** La Monédière (Bressan) (Ain). **Gr68** Montlaurès (Aude). **Gr69** Pézenas (Hérault). **Gr70** Ensérune (Hérault). **Gr71** Mailhac (Haute Vienne). **Gr72** Canonges (Villasavary, Aude). **Gr73** Baetterrae (Béziers, Hérault). **Gr74** Collioure (Pyrénées-Orientales). **Gr75** Magalas (Hérault). **Gr76** Grand Ribaud (Var).

curieusement une seule defixio (*IGF 70*, II^e/I^{er} s., Olbia) et, comme à Ampurias, des lettres sur plomb (*IGF 4*, III^e s. Marseille ; *IGF 71*, III^e/II^e s., Olbia ; *IGF 130*, IV^e s., Vieil-Agde) et un *ostracon* (*IGF 72*, II^e s., Olbia). Un texte particulièrement intéressant et sans parallèles parce qu'il combine la langue grecque, la typologie latine et l'origine indigène est la tessère d'hospitalité de bronze avec forme de main droite (*IGF 1*, seconde partie du II^e/début du I^{er} s. av. J.-C.). Naturellement nous trouvons aussi de nombreux *graffiti*, quelques-uns arrivés en France déjà gravés, comme le vœu de bonne santé sur douze skyphoi de l'épave du Grand-Congloué (*IGF 46*, fin III^e/début II^e s.), incisé avant d'être vernis, ou les marques de marchands, quelques unes sans doute œuvre de Grecs établis dans le sud de la France³⁹.

L'absence d'épigraphie publique est tout aussi remarquable dans le sud de France (fig. 492), mais en ce cas l'explication peut venir des avatars du vieux centre urbain de Marseille. En dehors de cette lacune, nous trouvons, à Marseille comme dans ses dépendances, l'épigraphie propre à une *polis* moyenne. Il y a, en prenant en considération aussi l'épigraphie de la période romaine, plusieurs inscriptions votives (*IGF 2*, première moitié du V^e s., port de Marseille ; *IGF 51*, I^{er} s., Glanum ; *IGF 64*, III^e/II^e s., Olbia ; *IGF 65*, III^e s., Olbia ; *IGF 66*, II^e s., Olbia ; *IGF 67*, II^e s., Olbia [cf. *IGF 78*, II^e s. ap.-J.-C., Tauroeis ??] ; *IGF 84*, V^e/IV^e s., Antibes ; *IGF 86*, III^e/II^e s. ; *IGF 128*, Agde ??). Les dédicaces de la presqu'île de Giens (*IGF 68*¹⁻⁴⁸) méritent une place à part. Les dédicants, pour la plupart Grecs ou Grecques mais dans certain cas Gaulois, se servent exclusivement de la langue grecque pour honorer Aristée.

Il y a aussi des épitaphes (*IGF 54*, II^e/I^e s., Glanum ; *IGF 129*, III^e s., Agde), une possible inscription honorifique, bien que déjà tardive (*IGF 81*, I^{er} s. av./I^{er} s. ap., Antibes), des inscriptions sur mosaïques (*IGF 3*, fin du III^e s., Marseille ; *IGF 124*, Nîmes, I^{er} s.?, [cf. *IGF 127*, mosaïque du I^{er} s. de Saint-Côme (Nîmes)]),

39 Je donne des références aux marques grecques de ces sites sans prétendre être exhaustif. July = July 1976 ; dans les références j'utilise aussi *MLH*, B.1 etc., parce que quelques marques grecques ont été publiées comme inscriptions ibériques. *Graffiti* numéraux, parfois avec un caractère ou signe complémentaire : Ensérune (July 79 = B.1.8 ; 44 = B.1.4 ; 1.36 ; 1.102 ; Jannoray 1955, *Ensérune*, pl. LXIV 16) ; Montlaurès (B.4.1) ; Ampurias (July 74 = Trías 1967-68, I, 67-8, n° 17 ; July 75, 76 ; Johnston 1979, p. 18 et 156 (n° 12 et 225) ; Ullastret (*EGH 3.2* ; n. d'inventaire du Musée 1428, avec un monogramme identique à un *graffito* de Lattes (July 73bis). Des caractères : Ensérune (July 11, 35 = B.1.12 ; 36 ; 37 ; 38 ; 39 ; 45 ; B.1.2 (et une inscription possiblement étrusque) ; 1.12 ? ; 1.57, 1.83, 1.84 (et une inscription ibérique dans les trois derniers) ; 1.99 ? ; 1.104 ? ; 1.201 ?) ; Montlaurès (July 5, 7 (3x), 8, 9, 10, 19, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 66) ; Ampurias : OU dans la base d'un lécythe à figures noires (*CGPI 69*, n° 121, July 1) ; OE dans la base d'une cruche de type sotateo (*CGPI 166*, n° 538, July 14) ; ΣΩΣ rétrograde sur le fond d'une kylix à vernis noir du milieu du V^e siècle (*CGPI 213*, n° 723, July 16) entre d'autres (July 15 ; 17 = *EGH 2.46* ; 18 = *EGH 2.47* ; 40 ; 63) ; Ullastret (n° 2555 (sigma), 2942, 1297, etc., July 33). Des marques simples : Ensérune (B.1.1 = July 73 (et une inscription ibérique) ; July 93 ; B.1.3 (et une inscription ibérique) ; 1.25 (et une inscription ibérique) ; 1.95 (et une inscription ibérique ?) ; 1.96 ; 1.104 ? ; 1.105 ; 1.230) ; Montlaurès (July 91) ; Ampurias (July 86) ; Ullastret (n° 1420 = 301, 272, 183 ou 783, 1458, 1109, 542, 198).

L'écriture gréco-ibérique 40 et l'impact grec sur les écritures paléohispaniques

L'écriture appelée gréco-ibérique est simplement une version simplifiée de l'alphabet ionien couramment utilisé à l'époque. Il est douteux qu'elle ait survécu au début du III^e siècle, et son aire géographique s'est essentiellement restreinte au territoire culturellement homogène qui s'étendait dans l'actuelle province d'Alicante et une partie de celle de Murcie, où cependant elle a cohabité avec l'écriture méridionale et peut-être, malgré des problèmes d'ordre chronologique, avec la levantine ibérique.

L'écriture gréco-ibérique est un système alphabétique qui se compose de seize graphèmes, écrits de gauche à droite, et d'un signe d'interpunctio. Les graphèmes correspondent, selon leur valeur en grec, à cinq voyelles, cinq occlusives, une ancienne affriquée dont la prononciation à l'époque où l'adaptation s'est produite est discutable, et quatre consonnes continues, le graphème correspondant à l'une desquelles a été doublé par l'ajout d'un diacritique, c'est-à-dire :

a e i o u
b t d k g
n l r í s ś.

Le processus d'adaptation a été réalisé conformément à des procédés évidents et bien connus dans l'histoire des écritures. On a pris en premier lieu tous les signes qui représentaient des phonèmes de la langue de départ communs à la langue d'arrivée, on a éliminé ceux qui manquaient d'équivalences, puis quelques menues manipulations ont été réalisées dans les cas où le transfert simple ne suffisait pas. Au premier cas appartiennent *a, i, u, b, t, d, k, g, n, l, r*, et le signe que, conformément à des habitudes déjà établies, nous transcrivons par *ś* c'est-à-dire *s* (*sigma*) en ionien. Les graphèmes grecs correspondants à *p, ph, th, kh, m, w*, et tous ceux qui représentaient des combinaisons de sons, c'est-à-dire *dz, ks, ps*, ont été éliminés. Dans le cas des voyelles de timbre /e/ et /o/, l'alphabet ionien disposait de différents signes pour indiquer la longue et la brève, et curieusement on a opté pour la longue dans le cas de /e/ et pour la brève dans le cas de /o/. Enfin, un deuxième signe a été créé pour la vibrante, en le différenciant du signe reçu du grec au moyen du diacritique, < í >, et un signe qui n'était pas déjà en usage comme graphème proprement dit en ionien a été utilisé avec une valeur que nous aurons à déterminer, et que nous transcrivons

40 Llobregat 1972 ; de Hoz, 1987a ; 2009 ; MLH III.2 ; García Martín 2003.

conventionnellement *s*⁴¹.

Les seules différences qui ont surgi en passant de l'alphabet ionien au gréco-ibérique ont été l'élimination de quelques signes inutiles, l'introduction d'un diacritique pour distinguer les deux types de vibrantes nécessaires pour l'ibère et la réactivation, en partant de son utilisation comme chiffre, de la lettre *sampi*, probablement déjà inutile en ionien du point de vue phonétique, mais qui permettait, en ibérique, la notation de la deuxième sifflante de la langue.

Nous possédons actuellement en alphabet gréco-ibérique cinq plombs inscrits originaires de La Serreta de Alcoy (MLH G.1.1, 3, 7, 8, *9⁴²) et trois autres originaires respectivement de El Cigarralejo (G.13.1), Coimbra del Barranco Ancho (*G.23.1) (Muñoz 1990), et, selon une attribution non vérifiée, Sagunto (*F.11.34) (Fletcher, Silgo 1991). De plus El Campello a livré quinze *graffiti* sur céramique attique à vernis noir (1-15)⁴³, auxquels il faut ajouter d'autres *graffiti* originaires de Benilloba (G.3.1), Baradellos (G.4.1), Le Puig (G.2.1)⁴⁴ et Coimbra del Barranco Ancho⁴⁵. Il y a aussi un *graffito* ibérique en écriture grecque originaire d'Ampurias (C.1.9a) (cf. *infra* les *graffiti* de Peyrac-de Mer).

Quelques textes peuvent être datés, dans une certaine mesure (Llobregat 1989, p. 161-162), soit par le contexte archéologique, soit par le support. Le contexte semble indiquer le IV^e siècle pour le plomb du Cigarralejo (Cuadrado 1950 ; 1987, p. 123), et la plupart des *graffiti* sont gravés sur des céramiques attiques à vernis noir du même siècle, ou plus précisément datables entre 380 et 325⁴⁶. Le *graffito* G.9.8 pourrait remonter à la fin du V^e siècle⁴⁷, et avec plus de certitude G.9.13 ; celui de

41 Il a reçu conventionnellement au Moyen Âge le nom de *sampi*. Il continuait d'occuper, comme il l'occupe encore de nos jours, une place dans l'alphabet par sa fonction de signe numéral.

42 Silgo 1997 ; Velaza, 2001, 1.1. Les références avec astérisque renvoient à inscriptions non publiées dans les MLH, mais dont nous connaissons déjà la numération dans le Supplément prévu par J. Untermann. Je laisse de côté le *graffito* G.1.2 dont l'authenticité est douteuse.

43 Llobregat s'est occupé de tous ces *graffiti*, des cinq premiers en 1972, p. 27-31 ; des suivants en 1989 ; ce sont les numéros 6-7, 10-1, 13-8. Les 8 et 9 peuvent être marques proprement grecques, Campello 12 et 19 sont des marques indéterminées, Campello 21 et 22 sont *graffiti* puniques. En ce qui concerne Campello 20, il mériterait un commentaire à part.

44 Le *graffito* de Tossal de Manises (G.10.1) doit être septentrional ou romain.

45 Muñoz 1990 ; García Cano, Hernández Carrión 2001.

46 Je remercie J. M. Garcia i Martin qui m'a permis de connaître son étude des *graffiti* du Campello alors qu'il était encore inédit, et j'ai une dette très spéciale avec J. M. García Cano qui étudia les céramiques avec *graffiti* gréco-ibériques pour me donner une opinion autorisée sur leur date.

47 Selon Garcia i Martin ; pour Llobregat 1989, p. 150, il serait

Benilloba (G.3.1) semble appartenir déjà au III^e siècle, et celui de Baradellos (G.4.1), gravé sur une céramique ibérique, est de datation imprécise. Comme on le voit, presque aucun texte gréco-ibérique n'existe avant le IV^e siècle, mais nous ne pouvons pas en déduire que la date des premières inscriptions conservées correspond à celle de la création de l'écriture : nous dépendons de l'analyse interne de celle-ci dans son contexte historique pour déterminer ses origines.

Dans un travail antérieur, je me suis déjà occupé de cette question et des réponses qui lui avaient été données (de Hoz, 1987a). Je fais ici abstraction des problèmes historiographiques et me limite à résumer dans une partie, à développer dans l'autre, les conclusions de ce travail. L'alphabet gréco-ibérique est sans doute d'origine ionienne, et ses modèles les plus clairs sont visibles à Samos. Il n'y a cependant pas lieu de supposer que cette île soit la patrie d'origine des Grecs qui ont enseigné l'utilisation de leur écriture aux Ibères. Nous connaissons très mal l'épigraphie pré-hellénistique de nombreuses zones du monde ionien, dont celle de Phocée, et il en va de même avec leurs colonies. C'est pourquoi, tant que ne seront pas apparus des témoignages irréfutables du contraire, il faudra supposer que Phocée a connu une tradition similaire à celle attestée à Samos, et que ce sont les Phocéens, en accord avec la logique historique, qui introduisirent l'alphabet chez les Ibères. Une autre question qui exigerait un commentaire à part, est celle de savoir s'il s'agissait de Phocéens au sens large ou plus concrètement d'Emporitains.

A en juger par les parallèles existants, cet emprunt a difficilement pu se produire postérieurement à 450 avant J.-C., ce qui constitue une donnée importante pour l'histoire de la culture ibérique. À leur tour, les inscriptions gréco-ibériques constituèrent pendant très longtemps un témoignage presque unique pour nous faire une idée des particularités paléographiques et des usages de l'écriture des colonisateurs et marchands phocéens du VI^e siècle et du début du V^e siècle, information confirmée par des découvertes comme le plomb de PechMaho.

En conclusion, je crois que nous devons admettre que la date la plus probable pour la naissance de l'écriture gréco-ibérique ne peut être très postérieure au deuxième quart du V^e siècle, tout au plus le troisième, et en tout cas antérieure au *graffito* gréco-ibérique le

du IV^e siècle. Untermann *ad loc.* indique que la forme arrondie de <ο>, anormale dans gréco-ibérique, rend possible le fait qu'il s'agisse d'un *graffito* proprement grec. Ce n'est pas, en effet, impossible, mais en réalité l'*omicron* est gravé par deux traits, et celui de gauche est angulaire. Le texte en soi, seulement trois caractères, ne permet pas de décider.

plus ancien conservé.

Le problème de la disparition de l'écriture gréco-ibérique est double. D'un côté nous devons déterminer la date à laquelle elle s'est produite, et de l'autre, sa cause, puisqu'elle ne coïncide pas avec la disparition de l'usage écrit de la langue ibérique. Nous avons déjà vu que la date des inscriptions conservées est globalement le IV^e siècle. Il est certain qu'au moins l'une d'entre elles doit être du III^e s., mais en tout cas l'épigraphie gréco-ibérique n'a pas dû durer longtemps au III^e s., si l'on se fie au volume d'inscriptions de cette époque dans les différentes écritures de la Contestanie. Il y a des plombs en écriture levantine pour lesquels il n'y a pas de datation claire, mais des *graffiti*, par exemple sur campanienne B (G.8.1-2 et 4, G.12.2) ou sur d'autres supports ont une date avancée (G.10.3). Il n'existe aucun exemple d'écriture gréco-ibérique dont la date ne soit pas avec certitude antérieure au milieu du III^e siècle. Au cours de ce siècle les *Contestani* ont cessé d'utiliser l'écriture gréco-ibérique ainsi que l'écriture méridionale.

Il est difficile de déterminer comment et pourquoi les deux substitutions, celle de l'écriture gréco-ibérique et celle de la méridionale par la levantine, se sont produites, mais le fait est indubitable. Il ne peut pas simplement découler de causes techniques ; il doit être relatif à un changement dans le rôle des communautés qui utilisaient originellement l'une ou l'autre écriture, et qui peuvent difficilement avoir été les mêmes. Cependant le problème peut être affronté, dans la mesure du possible, du point de vue plus général de l'évolution de l'écriture dans le contexte de la société ibérique.

En ce qui concerne la fonction de l'écriture gréco-ibérique, et la classe des documents qui ont été rédigés grâce à elle, les témoignages gréco-ibériques que nous possédons présentent une physionomie particulière par rapport à d'autres épigraphies paleohispaniques. Cela nous amène à la question générale de la physionomie de l'épigraphie ibérique.

Ce qui attire en premier lieu l'attention dans la carte de l'épigraphie ibérique (cf. **fig. 490**), constituée d'inscriptions en langue ibère et écrites en une des écritures en usage parmi les Ibères, c'est l'intensité de l'effort qu'ils ont consacré à l'écriture. Ils ont développé trois variétés différentes d'écritures et nous ont laissé un nombre d'inscriptions qui fait de l'épigraphie ibérique la deuxième en volume parmi les épigraphies périphériques de la Méditerranée antique, seulement surpassée par l'étrusque. En outre, l'épigraphie ibérique semble être, jusqu'à l'apparition d'une aristocratie municipale de type italique, une affaire privée, de caractère pratique et avec de rares prétentions d'exhiber l'importance sociale de leurs auteurs.

Provisoirement l'évolution suggérée par les

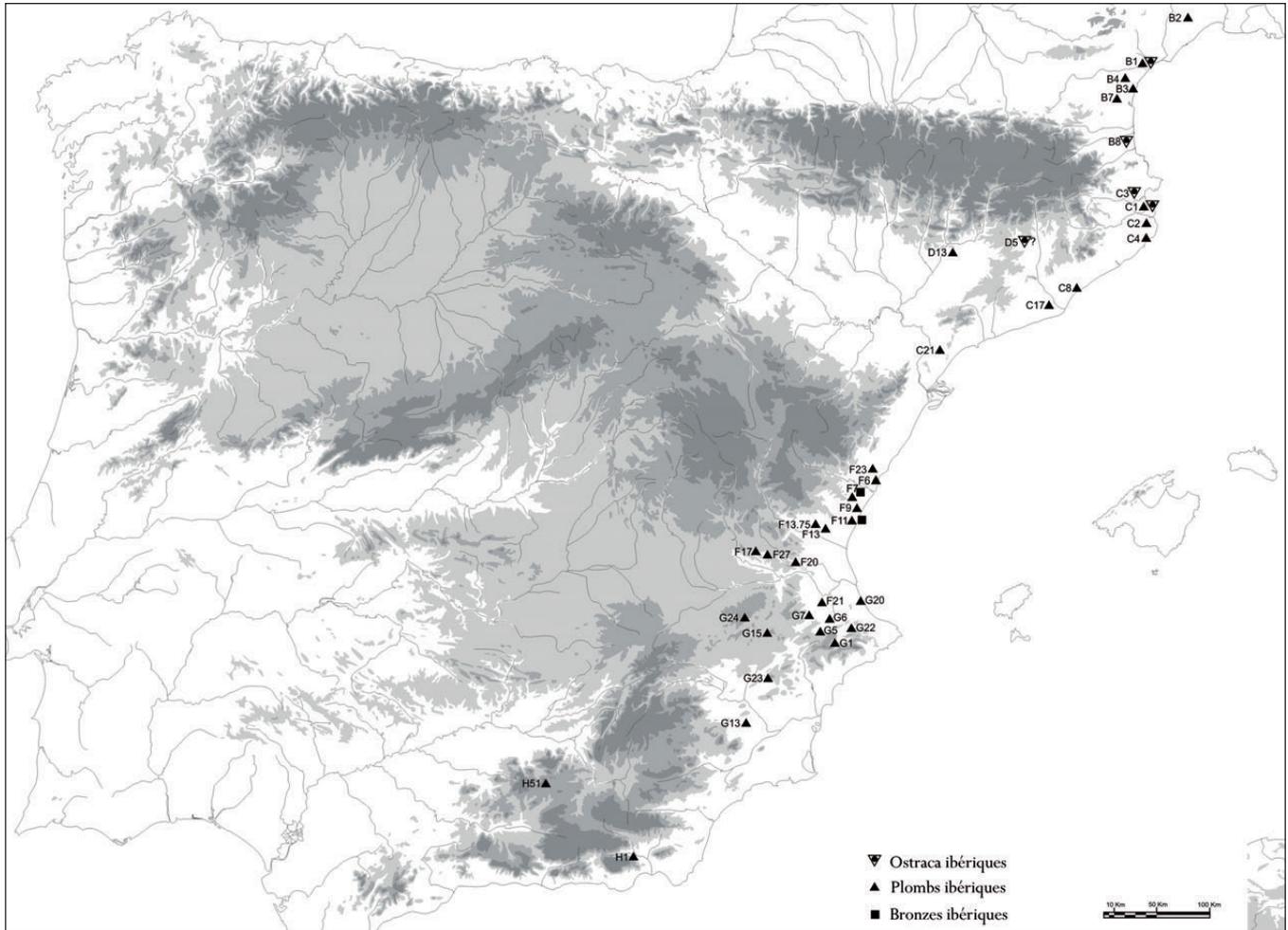


Fig. 493. Les inscriptions ibériques sur plomb.

B1 Ensérune (Hérault). **B2** Lattes (Hérault). **B3** Gruissan (Aude). **B4** Montlaurès (Aude). **B7** Pech Maho (Aude). **B8** Chateau Roussillon (Pyrénées-Orientales). **C1** Ampurias (Gerona). **C2** Ullastret (Gerona). **C3** Pontós (Gerona). **C4** Palamós (Gerona). **C8** Badalona (Barcelona). **C17** Penya del Moro (Barcelona). **C21** Benages (Castellón). **D5** Solsona (Lérida). **D13** Monteró (Lérida). **F6** Castellón (Castellón). **F7** El Solaig (Castellón). **F7.2** S. Antonio de Bechí (Castellón). **F9** Orleyl (Castellón). **F11** Sagunto (Valencia). **F13** Liria (Valencia). **F17** Los Villares (Jaén). **F20** Yátova (Valencia). **F21** Enguera (Valencia). **F23** La Balaguera (La Pobla Tornesa, Castellón). **F27** La Mazorra (Utiel, Valencia). **G1** La Serreta (Alcoy, Alicante). **G5** Mariola (Alicante). **G6** Albaida (Málaga). **G7** Mogente (Valencia). **G13** Cigarralejo (Murcia). **G15** Llano de la Consolación (Cerro de los Santos, Albacete). **G20** Gandía (Valencia). **G22** Pixòcol (Balones, Alicante). **G23** Coimbra del Barranco Ancho (Jumilla, Murcia). **G24** El Amarejo (Bonete, Albacete). **H1** Gádor (Almería). **H51** Los Allozos (Montejícar, Granada).

informations dont nous disposons est selon moi la suivante. Dans une phase ancienne, l'écriture joue un rôle significatif –sans que les documents écrits aient été très abondants, ni que les personnes alphabétisées fussent nombreuses –dans le sud de la France et dans l'Ampurdan, qui étaient des zones intégrées au même circuit économique, ainsi qu'en Contestanie. La Léétanie pose un problème ; c'était sans aucun doute une zone riche, avec des possibilités agricoles reflétées par l'abondance des silos, qui peut avoir entretenu des relations étroites avec le secteur ampuritaïn. Ceci expliquerait une certaine familiarité avec l'écriture et en même temps la rareté de la présence de documents directement relatifs

au dynamisme de la vie économique.

Avec l'arrivée des Romains se produit un mouvement en quelque sorte contradictoire: la tendance à une plus grande diffusion de l'écriture, qui avait commencé auparavant, s'accélère et donne naissance à un plus grand nombre de textes ibériques et à leur présence dans des zones où ils n'avaient pas existé auparavant. En parallèle, les groupes qui étaient plus proches, ou intégrés jusqu'à un certain degré, dans la koiné hellénistique, commencent à se latiniser et donc à diminuer leur production écrite en langue ibère. Simultanément se répandent de nouvelles habitudes sociales, comme la stèle funéraire, qui obtiennent un succès plus ou moins

grand non seulement selon les influences étrangères, mais aussi en fonction de traditions sociales propres que nous ne pouvons pas toujours deviner.

Néanmoins, dans la période précédente, les traits les plus frappants de l'épigraphie ibère nous conduisent à envisager des stimuli grecs, très visibles dans la création de l'alphabet gréco-ibérique. Pour les estimer à leur juste mesure, il faut rappeler ce que nous avons vu de l'épigraphie grecque de l'extrême Occident. Cette épigraphie nous transmet directement l'image d'un certain type de Grec et celle, très similaire, d'un certain type d'Ibère capable d'écrire. En effet, il ne semble pas douteux que l'usage du plomb en tant que support d'écriture, en particulier pour des textes de caractère pratique et privé, fut adopté par les Ibères par influence grecque. C'est ce que semblent indiquer les témoignages emporitains et de la zone massaliète, associés au fait que certains des plus anciens témoignages de plombs ibériques sont en écriture gréco-ibérique. Mais ces données ne sont pas suffisantes pour pouvoir préciser où et quand cette influence se fit sentir. Tout au plus pouvons-nous penser que la densité et la chronologie de ces témoignages invitent à voir le nœud originel de l'emprunt grec dans la zone Alicante-Valence, emprunt qui se serait produit au plus tard à la fin du V^e siècle ou au début du IV^e siècle. En effet, il n'est pas raisonnable d'espérer que soient conservés des témoignages des premiers moments de l'usage ibérique, car ceux-ci durent être encore peu nombreux.

Les Ibères ont utilisé le plomb, si bien que les tablettes sont, sinon le type épigraphique plus abondant dans la culture ibérique, du moins le plus caractéristique par la longueur des textes, l'importance des contenus, et sa fréquence relative par rapport à d'autres types face à d'autres cultures méditerranéennes (fig. 493)⁴⁸. En tout cas, les plombs ibériques sont le trait le plus marquant d'une épigraphie caractérisée par l'abondance des inscriptions en relation avec des activités économiques, très supérieure à ce que nous voyons dans d'autres épigraphies méditerranéennes.

Cependant, nous ne pouvons pas nier que depuis au moins le III^e siècle a existé une épigraphie ibérique ayant une grande valeur symbolique et même artistique. De nouvelles écoles de céramistes créent des vases surchargés de façon baroque avec des décorations végétales et des formes animales et humaines, et peignent de longs textes sur leurs poteries. Ils contribuent à la décoration, mais en même temps semblent avoir dans certains cas

une relation avec les scènes peintes, et dans d'autres déterminer la fonction du récipient ou identifier l'artisan qui l'a créé. L'épigraphie ibérique ne se transformait pas alors d'une façon essentielle, mais elle élargissait ses horizons dans un processus d'adoption des modes hellénistiques similaires dans tout le Sud et l'Est de la Péninsule Ibérique. On peut l'expliquer dans le cadre plus général des relations méditerranéennes de l'époque et dans le cadre plus concret de la présence en Espagne des Barcides en tant que représentants d'une Carthage largement intégrée dans la koinè culturelle hellénistique. Ces influences allaient rendre par la suite plus facile la relation de l'épigraphie ibérique avec l'épigraphie latine.

Étant donné le degré d'influence grecque perçu dans l'épigraphie ibérique, une chose surprend : on n'a pu identifier jusqu'à présent dans les inscriptions ibériques aucun emprunt au grec et aucun NP grec n'a été détecté. Ceci contraste clairement avec ce qui se passe en Italie, en particulier dans l'épigraphie étrusque, où les emprunts sont abondants et où on repère quelques cas de porteurs de NNP grecs, qui peuvent être descendants de Grecs ou de métèques grecs établis en Étrurie. Cela contraste également avec la présence dans les inscriptions ibériques de NNP gaulois ou appartenants à une ethnie du NE difficile à préciser (Untermann 1969 ; Correa 1993), ou avec la présence de NNP ibérique dans les plombs de Pech Maho et d'Ampurias. Il est difficile d'admettre que la relation étroite entre les Grecs occidentaux et les Ibères, visible dans l'archéologie ibérique mais plus encore dans la vie en commun des deux langues à Ampurias, n'a donné lieu à aucune forme d'interférence linguistique. En réalité il s'agit d'un bon rappel des limites de nos connaissances dans tout ce qui se rapporte à la langue ibérique.

L'impact grec sur les langues et les écritures indigènes du sud de la France (fig. 494)⁴⁹

Dans le monde « ligure », l'impact de l'épigraphie grecque, s'il a existé, n'est pas perceptible. Depuis la fin du VII^e siècle jusqu'à la conquête romaine, aucun indigène ne semble avoir écrit à l'Est de Marseille en dehors des frontières de l'Italie⁵⁰, sans doute parce que les conditions nécessaires pour l'adoption de l'écriture n'existaient pas sur place.

À l'Ouest, la situation était différente. Nous avons quelques indices antérieurs aux Gaulois, dont un *graffito*

48 Pour une première évaluation du plomb comme support de documents, voir de Hoz 1979, p. 232-236. Je suis revenu sur le sujet dans des publications postérieures, avec de nouvelles données et développements, en dernier lieu dans de Hoz 1997 et 1999a.

49 La carte peut être complétée avec quelques sites mentionnés par Lambert 2003.

50 Cependant il y a le *graffito* en alphabet lépontique de Baou de St-Marcel: Bats 1988, p. 141.

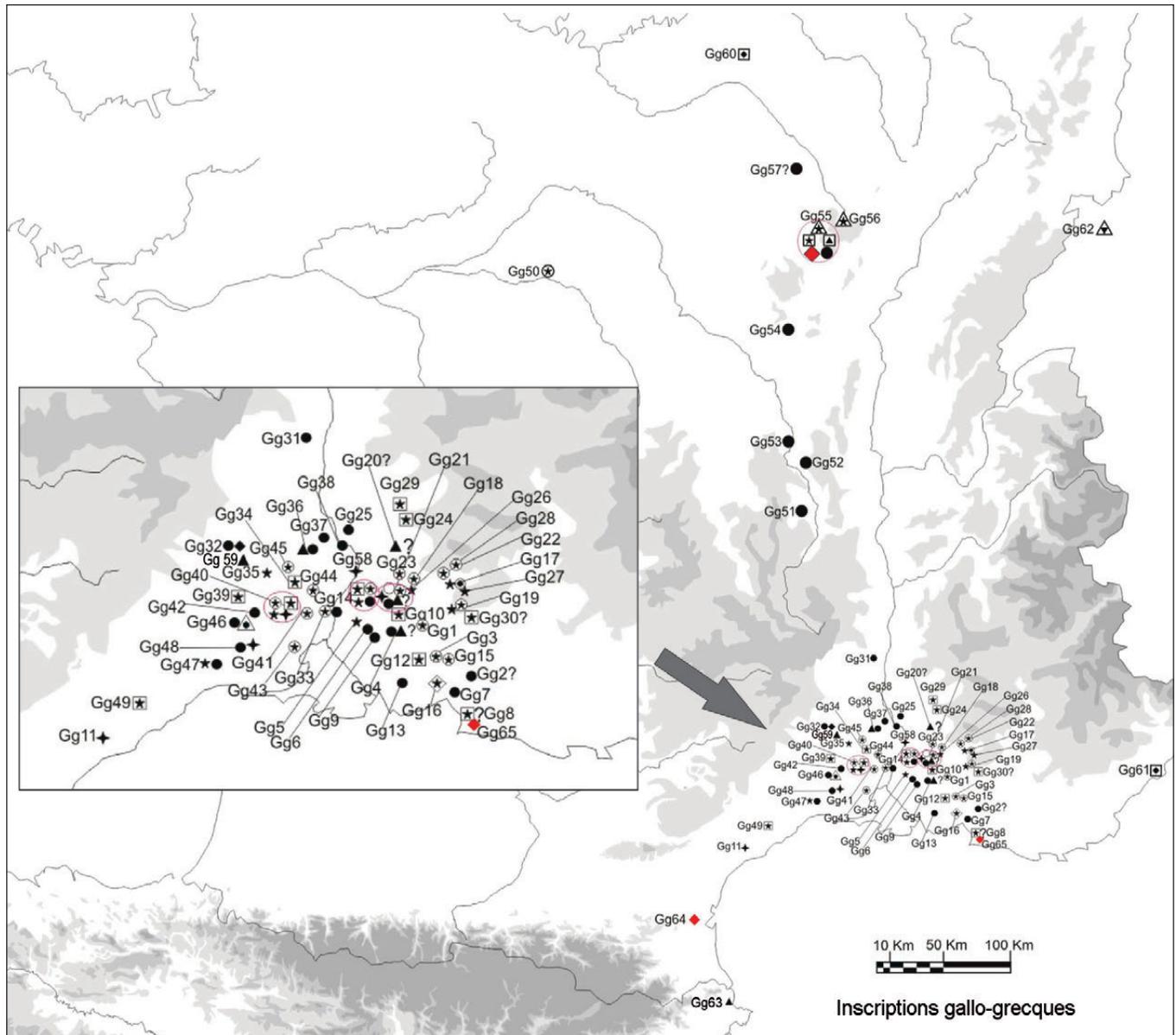


Fig. 494. Les inscriptions gallo-grecques.

(les losanges en rouge indiquent inscriptions indigènes douteuses).

Gg1 Alleins (Bouches du Rhône). **Gg2** Bouc-Bel-Air (Bouches du Rhône). **Gg3** Cordoux (Seine-et-Marne). **Gg4** Eyguières (Bouches du Rhône). **Gg5** Les-Baux-de-Provence (Bouches du Rhône). **Gg6** La Catalane (Pyrénées-Orientales). **Gg7** Les Pennes-Mirabeau (Bouches du Rhône). **Gg8** Marseille? (=Gr 55) (Bouches du Rhône). **Gg9** Mourières (Bouches du Rhône). **Gg10** Orgon (Bouches du Rhône). **Gg11** Baeterrae (Béziers). **Gg12** St-Chamas (Hérault). **Gg13** St-Mitre-les-Remparts (Bouches du Rhône). **Gg14** St-Rémy-de-Provence (Glanum). **Gg15** Ventabren (Bouches du Rhône). **Gg16** Vitrolles (Bouches du Rhône). **Gg17** Apt (Vaucluse). **Gg18** Cabrières-d'Avignon (Vaucluse). **Gg19** Cadenet (Vaucluse). **Gg20** Carpentras (Vaucluse). **Gg21** Cavaillon (Vaucluse). **Gg22** Gargas (Hautes-Pyrénées). **Gg23** L'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse). **Gg24** Malaucène (Vaucluse). **Gg25** Orange (Vaucluse). **Gg26** Robion (Var). **Gg27** Saignon (Vaucluse). **Gg28** St-Saturnin-d'Apt (Vaucluse). **Gg29** Vaison-la-Romaine (Vaucluse). **Gg30** Villelaure (Vaucluse). **Gg31** Alba (Ardèche). **Gg32** Alès (Gard). **Gg33** Beaucaire (Gers). **Gg34** Collias (Gard). **Gg35** Collorgues (Gard). **Gg36** Gaujac (Gard). **Gg37** Laudun (Gard). **Gg38** Montfaucon (Doubs). **Gg39** Montmirat (Gard). **Gg40** Nîmes (= Gr 57) (Gard). **Gg41** Redessan (Gard). **Gg42** St-Côme-et-Maruéjols (Gard). **Gg43** St-Gilles (Gard). **Gg44** Sernhac (Gard). **Gg45** Uzès (Gard). **Gg46** Villevieille (Gard). **Gg47** Castelnau-le-Lez (Hérault). **Gg48** Lunel (Gard). **Gg49** Montagnac (Gers). **Gg50** Genouilly (Cher). **Gg51** St-Paul-d'Uzore (Loire). **Gg52** St-Marcel-de-Félines (Loire). **Gg53** Roanne (Loire). **Gg54** Mont-Beuvray (Nièvre). **Gg55** Alaise-Sainte-Reine (Côte d'Or). **Gg56** Saint-Germaine-Source-Seine (Côte d'Or). **Gg57** Vertault (Côte d'Or). **Gg58** Ambrussum (Avignon). **Gg59** Brignon (Gard). **Gg60** Mailly-Le Camp (Aube). **Gg61** Vallauris (Antibes). **Gg62** Port (Berne, Suisse). **Gg63** Elne (Pyrénées-Orientales). **Gg64** Peyriac-de-Mer (Aude). **Gg65** Baou de Saint-Marcel (Bouches du Rhône).

en alphabet étrusque d'Ensérune (*MLH* B.1.2b), *smeraz*, qui a été interprété comme ibérique mais qui semble être un NP celtique (de Hoz 2008). Pour le moment il s'agit du seul exemple de l'adoption de l'alphabet étrusque par quelques indigènes du Languedoc au moment de l'apogée des trafics étrusques dans la région, c'est-à-dire au VI^e siècle. Cette adoption a subsisté au moins jusqu'à la date du *graffito*, probablement au début du IV^e siècle. Le caractère celtique du *graffito* et sa date relativement ancienne sont un important indice de la présence en Languedoc, comme dans le territoire de Marseille, de Celtes pré-gaulois, dont une minorité réduite, étant donné l'exceptionnalité du *graffito*, a appris à écrire lors de ses contacts avec les Etrusques.

Mais l'alphabet grec est la forme d'écriture choisie par les indigènes à l'Ouest de Marseille à l'exception du Languedoc ibérique. Il y a cependant en Languedoc même un témoignage de l'usage de l'alphabet grec pour écrire ibérique. Il s'agit des deux *graffiti* de Peyrac-de-Mer portant le texte *καρικωνε* sur deux skyphoi campaniens (Lejeune 1976/77/78, n° 9 bis, p. 118-20). C'est un NP probablement composé des éléments ibériques *kani* (*MLH* III.1 §7.69) et *kon* (*MLH* III.1 §7.77). Malgré leur caractère exceptionnel, il n'est pas tout à fait surprenant dans une région où les légendes monétaires combineront des éléments grecs, gaulois et ibériques en alphabet grec et écriture ibérique.

Nous connaissons le gaulois dès le III^e siècle par l'usage de l'alphabet grec déjà connu par quelques gens parlant la langue. Mais le gaulois écrit en alphabet grec ne signifie pas nécessairement alphabet gallo-grec. L'alphabet gallo-grec est l'adaptation de l'alphabet grec à la phonétique gauloise, systématisée et transmise par des moyens sociaux, et ceci n'est visible qu'au II^e siècle. À partir de ce moment, nous trouvons une épigraphie riche adaptée des usages privés de l'épigraphie grecque classique et hellénistique, comme on peut les observer dans d'autres sociétés périphériques aristocratiques qui n'ont pas développé d'épigraphie publique. Les grandes différences avec l'épigraphie ibérique sont les inscriptions funéraires et les inscriptions votives, ainsi que le nombre beaucoup plus restreint des inscriptions appartenant aux types plus caractéristiques de l'épigraphie ibérique. En fait il y a peu d'inscriptions gallo-grecques qui ne soient pas des dédicaces, des épitaphes ou des noms de propriétaire sur céramique. On peut mentionner les marques sur canalisations de Saint-Rémy (G-75), un jeton de céramique (Saint-Rémy, *REG*, G-105), le torque d'or de Mailly-le-Camp (G-275-8), la signature sur l'épée de Port (Berne, G-280), et un nom de potier et des

symboles sur dolium de Villevielle (Gard, G-281). Les rares plombs gallo-grecs (*REG* G-9, G-123, G-198⁵¹, et *MLH* II, 379-80⁵²)⁵³, méritent d'être mentionnés à part, mais on ne doit pas les joindre aux plombs d'Alésia (G-269-70), qui sont votifs, ni à l'énigmatique G-199 qui n'est pas gaulois mais qui devrait être étudié en prenant en considération l'alternative punique.

En général les relations de l'épigraphie gauloise avec l'épigraphie grecque semblent moins profondes dans le domaine des activités économiques que celles de cette dernière avec l'épigraphie ibérique, mais plus riches par d'autres aspects. C'est moins une relation spécialisée qu'une relation plus extensive des élites. Cela explique que nous ne trouvons rien de semblable au sanctuaire d'Aristée dans le monde ibérique, et que nous détectons dans la langue gauloise la possibilité d'emprunts ou au moins d'interférences sémantiques que l'on ne trouve pas en ibérique⁵⁴, même si le vocabulaire provençal d'origine grecque peut être le résultat du rôle de Marseille dans le monde romain et être passé directement en latin, sans des précédents indigènes.

51 Lejeune 1985, p. 30-6, 162-163, 268-269.

52 D'Elne, en dehors du territoire de l'épigraphie gauloise, et non accepté par Lejeune, mais dont l'ascription gauloise me semble certain pour des raisons phonétiques.

53 Mais cf. la position sceptique de Bats 1988, p. 141.

54 Schmidt 1988 ; de Hoz, 1994a ; 1998c.

BIBLIOGRAPHIE

- Abad 2009** : ABAD (L.) – Contestania, griegos e íberos. In : Olcina, Ramon 2009, p. 20-29.
- Abad, Sala, Grau 2002** : ABAD (L.), SALA (F.), GRAU (I.), éd. – *La Contestania ibérica treinta años después*. Universidad de Alicante, 2002.
- Actas I** : *Actas del I Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica (Salamanca, 1974)*, Salamanca 1976.
- Actas II** : *Actas del II Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica (Tübingen, 1976)*, Salamanca 1979.
- Actas III** : *Actas del III Coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas (Lisboa, 1980)*, Salamanca 1985.
- Actas IV** : *Actas del IV Coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas (Vitoria, 1985)*, Vitoria/Gasteiz 1987 = *Studia Paleohispanica, Veleia* 2-3.
- Actas V** : *Actas del V Coloquio sobre lenguas y culturas prerromanas de la Península Ibérica (Colonia 1989)* = *Lengua y cultura en la Hispania prerromana*, Salamanca 1993.
- Actas VI** : *La Hispania Prerromana = Actas del VI Coloquio sobre Lenguas y Culturas Prerromanas de la Península Ibérica (Coimbra 1994)*, Salamanca 1995.
- Actas VII** : *Pueblos, lenguas y escrituras en la Hispania prerromana. Actas del VII coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas (Saragossa 1997)*, Villar (F.) & Beltrán (F.) eds., Salamanca 1999.
- Actas VIII** : *Religión, lengua y cultura prerromanas de Hispania = Actas del VIII Coloquio Internacional sobre Lenguas y Culturas Prerromanas de la Península Ibérica*, & Alvarez (M.ª) eds., Salamanca 2001.
- Actas IX** : *Actas del IX coloquio sobre lenguas y culturas paleohispánicas (= Paleohispanica 5)*, Saragossa 2005.
- Adrados 2000** : ADRADOS (F.R.) – Topónimos griegos en Iberia y Tartessos. *Emerita* 68, 2000, p. 1-18.
- Adrados 2001** : ADRADOS (F.R.) – Más sobre Iberia y los topónimos griegos. *AespA* 74, 2001, p. 25-33.
- Almagro-Gorbea 1982** : ALMAGRO-GORBEA (M.) – La 'colonización' focense en la Península Ibérica. In : *I Focci*, p. 432-444.
- Almagro-Gorbea 1983** : ALMAGRO-GORBEA (M.) – Colonizzazione e acculturazione nella penisola Iberica. In : *Forme di contatto*, p. 429-461.
- Almagro-Gorbea 2001** : ALMAGRO-GORBEA (M.) – Segunda Edad del Hierro. In : *Almagro-Gorbea et al.* 2001, p. 325-395.
- Almagro-Gorbea et al. 2001** : ALMAGRO-GORBEA (M.), ARTEAGA (O.), BLECH (M.), RUIZ MATA (D.) & SCHUBART (H.) – *Protohistoria de la Península Ibérica*. Barcelone 2001.
- Barruol 1969** : BARRUOL (G.) – *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule*. Paris 1969.
- Bats 1988** : BATS (M.) – La logique de l'écriture d'une société à l'autre en Gaule méridionale protohistorique. *RANarb* 21, 1988, p. 121-148.
- Bats 2000** : BATS (M.) – Du grec au gallo-grec, les débuts de l'écriture dans le Midi gaulois. In : *Le temps des Gaulois*, p. 74-78.
- Belarte, Sanmartí 2006** : BELARTE (M.ª C.), SANMARTÍ (J.) éd. – *De las comunitats locals als estats arcaics, la formació de les societats complexes a la costa del Mediterrani occidental*. Barcelone 2006 (Arqueo Mediterrània 9).
- Blázquez et al. 1980** : BLÁZQUEZ (J.M.ª) et alii – *Historia de España Antigua I. Protohistoria*. Madrid 1980.
- Blech 2001** : BLECH (M.) – Tartessos. In : Blech, Koch, Kunst 2001, p. 305-348.
- Blech, Koch, Kunst 2001** : BLECH (M.), KOCH (M.), KUNST (M.), éd. – *Denkmäler der Frühzeit*. Mayence 2001.
- Cabrera, Sánchez Fernández 2000** : CABRERA (P.), SÁNCHEZ FERNÁNDEZ (C.), éd. – *Los griegos en España. Tras las huellas de Heracles*, Actes du colloque de Madrid 1998. Madrid 2000.
- Celestino 2008** : CELESTINO (S.) – Tartessos. In : Gracia, F. coord., *De Iberia a Hispania*. 2008, Barcelone (Ariel), p. 93-345.
- Correa 1993** : CORREA (J.A.) – Antropónimos galos y ligures en inscripciones ibéricas. In : *Studia palaeohispanica*, p. 101-116.
- Correa 1994** : CORREA (J.A.) – La lengua ibérica. *RSEL* 24, 1994, p. 263-287.
- Cuadrado 1950** : CUADRADO (E.) – El plomo con inscripción ibérica del Cigarralejo (Mula, Murcia). *CHP* 5, 1950, p. 5-42.
- Cuadrado 1987** : CUADRADO (E.) – *La necrópolis ibérica de « El Cigarralejo » (Mula, Murcia)*. Madrid 1987.
- Domínguez Monedero 1996** : DOMÍNGUEZ MONEDERO (A.J.) – *Los griegos en la Península Ibérica*. Madrid 1996.
- Domínguez Monedero 2007** : DOMÍNGUEZ MONEDERO (A.J.) – La Península y el Mediterráneo arcaico. Las dinámicas coloniales. In : Sánchez Moreno (E.) coord., *Protohistoria I*, p. 73-432.
- Domínguez Monedero, Sánchez, 2001** : DOMÍNGUEZ MONEDERO (A.J.), SÁNCHEZ (C.) – *Greek Pottery from the Iberian Peninsula*. Leyde – Boston – Cologne 2001.
- Duval 1971** : DUVAL (P.M.) – *La Gaule jusqu'au milieu du V^e siècle I-II (Les sources de l'histoire de France)*. 1971, Paris.
- EGH** = DE HOZ (Ma.P.) – Epigrafía griega en Hispania. *Epigraphica* 69, 1997, p. 29-96.
- ELH** = *Enciclopedia lingüística hispánica I*, dirigida por M. Alvar et alii. Madrid 1960.
- Fernández Jurado, Olmos, 1985** : FERNÁNDEZ JURADO (J.), OLMOS (R.) – Una inscripción jonia arcaica en Huelva. *Lucentum* 4, 1980, p. 107-113.
- Fernández Nieto 1980** : FERNÁNDEZ NIETO (F.J.) – Los griegos en España. In : Blázquez et al. 1980, p. 553-580.
- Fernández Nieto 2002** : FERNÁNDEZ NIETO (F.J.) – Hemeroskopeion = Thynnoskopeion : el final de un problema histórico mal enfocado. *Mainake* 24, 2002, p. 231-255.
- Fletcher, Silgo 1991** : FLETCHER (D.), SILGO (L.) – Plomo ibérico, en escritura jonia, procedente de Sagunto. *Arse* 26, 1991, p. 1-6.
- García 2004** : GARCÍA (D.) – *La Celtique méditerranéenne*, Paris 2004 (Errance).
- García Alonso 1996** : GARCÍA ALONSO (J.L.) – Nombres griegos en -oussa en el Mediterráneo occidental. *Complutum* 7, 1996, p. 105-124.
- García Cano, Hernández Carrión, 2001** : GARCÍA CANO (J.M.), HERNÁNDEZ CARRIÓN (E.) – Nuevas aportaciones a la lectura del plomo de Coimbra del Barranco Ancho (Jumilla). *Pleita* 4, 2001, p. 47-51.
- García Martín 2003** : GARCÍA MARTÍN (J.M.) – *La distribución de cerámica griega en la Contestania ibérica, El puerto comercial de la Illeta dels Banyets*. Alicante, 2003.
- García y Bellido 1948** : GARCÍA Y BELLIDO (A.) – *Hispania Graeca*, t. I-II, Barcelone, 1948.
- Gracia 2008** : GRACIA (F.) – Comercio, colonización e interacción griega en la Península Ibérica entre los siglos VIII y II a.C. In : Gracia (F.) coord., *De Iberia a Hispania*. Barcelone (Ariel), 2008, p. 475-551.
- Grecs et Ibères** : *Grecs et Ibères au IV^e siècle avant Jésus-Christ*, Bordeaux 1987 (= *REA* 89.3-4).
- Hermay, Hesnard, Tréziny 1999** : HERMARY (A.), HESNARD (A.), TRÉZINY (H.) – *Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.)*. Paris (Errance) 1999.
- de Hoz 1979** : DE HOZ (J.) – Escritura e influencia clásica en los pueblos prerromanos de la Península. *AEA* 52, 1979, p. 227-250.
- de Hoz 1984** : DE HOZ (J.) – Los grafitos de El Cigarralejo y los signos mercantiles griegos en Hispania. *Boletín de la Asociación española de los amigos de la Arqueología* 19, 1984, p. 11-14.
- de Hoz 1987a** : DE HOZ (J.) – La escritura greco-ibérica. In : *Actas IV*, p. 285-298.
- de Hoz 1987b** : DE HOZ (J.) – Les graffites mercantiles en Occident et l'épave d'El Sec. In : *Grecs et Ibères*, p. 117-130.
- de Hoz 1987c** : DE HOZ (J.) – La epigrafía del Sec y los grafitos mercantiles en Occidente. In : Arribas (A.), Trías (M.ª G.), Cerdá (D.), de Hoz (J.), *El barco de El Sec*. Majorque, 1987, p. 605-650.
- de Hoz 1989a** : DE HOZ (J.) – La epigrafía focea vista desde el extremo occidental. *Actas del VII Congreso español de estudios clásicos (Madrid, 20-24 de abril de 1987)*, t. III, Madrid, 1989, p. 179-187.
- de Hoz 1989b** : DE HOZ (J.) – El desarrollo de la escritura y las lenguas de la zona meridional. In : Aubet (M.E.) éd., *Tartessos. Arqueología protohistórica del bajo Guadalquivir*, Sabadell, 1989, p. 523-587.
- de Hoz 1991** : DE HOZ (J.) – The Phoenician origin of the early Hispanic scripts. In : Baurain (Cl.), Krings (V.) éd., *Phoinikeia Grammata : lire et*

- écrire en Méditerranée, actes du colloque de Liège, 1989.* Namur, 1991, p. 669-682.
- de Hoz 1992** : DE HOZ (J.) – Lepontic, Celt-Iberian, Gaulish and the archaeological evidence. *EC 29* (Proceedings of the IXth International Congress of Celtic Studies), 1992 (1993), p. 223-240.
- de Hoz 1993** : DE HOZ (J.) – La lengua y la escritura ibéricas, y las lenguas de los iberos. *In* : *Actas V*, 1993, p. 635-666.
- de Hoz 1994a** : DE HOZ (J.) – Las « madres que prestan oídos ». Un epíteto griego traducido al gallo. *In* : *CARIS DIDASKALEIAS. Homenaje al Profesor Luis Gil*, Madrid, 1994, p. 187-195.
- de Hoz 1994b** : DE HOZ (J.) – Griegos e iberos. Testimonios epigráficos de una cooperación mercantil. *In* : Cabrera (P.), Olmos (R.), Sanmartí (E.), coord., *Iberos II*, 243-271.
- de Hoz 1995** : DE HOZ (J.) – Ensayo sobre la epigrafía griega de la Península Ibérica. *Veleia* 12, 1995, p. 151-179.
- de Hoz 1996** : DE HOZ (J.) – El origen de las escrituras paleohispánicas quince años después. *Actas VI*, 1996, p. 171-206.
- de Hoz 1998a** : DE HOZ (J.) – Epigrafía griega de occidente y escritura greco-ibérica. *In* : Cabrera (P.), Sánchez Fernández (C.) éd., *OI APXAIOI EΛΛHNEΣ*, 1998, p. 180-197 (texte espagnol et grec moderne), 503-510 (texte anglais).
- de Hoz 1998b** : DE HOZ (J.) – La epigrafía de El Cigarralejo. *In* : Ruano coord., *Museo de « El Cigarralejo »*, p. 219-224.
- de Hoz 1998c** : DE HOZ (J.) – Koiné sin Alejandro, Griego y lenguas anhelónicas en el Mediterráneo occidental durante la época helenística. *In* : Brixhe (C.) éd., *La koiné grecque antique III*, Nancy, 1998, p. 119-136.
- de Hoz 1999a** : DE HOZ (J.) – Metales inscritos en el mundo griego y periférico y los bronzes celtibéricos. *In* : *Actas VII*, 1999, p. 433-470.
- de Hoz 1999b** : DE HOZ (J.) – Los negocios del señor Heronoiyos. Un documento mercantil, jonio clásico temprano, del Sur de Francia. *In* : López Férez (J.A.) éd., *Desde los poemas homéricos hasta la prosa griega del siglo IV d.C.*, Madrid, 1999, p. 61-90.
- de Hoz 1999c** : DE HOZ (J.) – Identité-différenciation au travers des témoignages linguistiques et alphabétiques, le monde celtique et ibérique. *In* : *Atti del XXXVII convegno di studi sulla Magna Grecia. Taranto 1997*, Naples 1999, p. 213-246.
- de Hoz 2001** : DE HOZ (J.) – Hacia una tipología de la lengua ibérica. *In* : *Actas VIII*, 2001, p. 335-362.
- de Hoz 2002** : DE HOZ (J.) – Grafitos cerámicos griegos y púnicos en la Hispania prerromana. *AEspA* 75, 2002, p. 75-91.
- de Hoz 2003** : DE HOZ (J.) – The Greek man in the Iberian Street, non-colonial Greek identity in Spain and southern France. *In* : Lomas (K.) éd., *Greek Identity in the Western Mediterranean. Papers in Honour of Brian Shefton*, Leiden – Boston, 2004, p. 411-427.
- de Hoz 2005a** : DE HOZ (J.) – Ptolemy and the linguistic history of the Narbonensis. *In* : de Hoz (J.), Luján (E.R.), Sims-Williams (P.), *New Approaches to Celtic place-names in Ptolemy's geography*. Madrid, 2005, p. 173-188.
- de Hoz 2005b** : DE HOZ (J.) – La epigrafía gala tras la publicación de *RIG II.2. CFC(G)* 15, 2005, p. 211-224.
- de Hoz 2005c** : DE HOZ (J.) – La recepción de la escritura en Hispania como fenómeno orientalizante. *In* : Celestino (S.), Jiménez (J.) éd., *El período orientalizante. Actas del III Simposio de Arqueología de Mérida, Protohistoria del Mediterráneo Occidental I-II*, Mérida (Anejos de *AEspA* XXXV), 2005, p. 363-381.
- de Hoz 2006a** : DE HOZ (J.) – Algunos aspectos de los cultos griegos en el extremo Occidente. *In* : Calderón (E.), Morales (A.), Valverde (M.) éd., *Koinòs Lògos. Homenaje al profesor José García López*. Murcia, 2006, p. 439-452.
- de Hoz 2006b** : DE HOZ (J.) – La réception de l'épigraphie hellénistique dans l'extrême occident. *In* : *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260-180 av. J.-C.) = Pallas* 70, 2006, p. 347-364.
- de Hoz 2007** : DE HOZ (J.) – The Mediterranean frontiers of the Celts and the advent of Celtic writing. *In* : Sims-Williams (P.), Williams (G.A.) éd., *Crossing Boundaries. Proceedings of the XIIth International Congress of Celtic Studies...2003...Aberystwyth* (= *CMCS* 53/54). Aberystwyth, 2007, p. 1-22.
- de Hoz 2008** : DE HOZ (J.) – A Celtic personal name on an Etruscan inscription from Ensérune, previously considered Iberian (MLH B.1.2b). *In* : García-Alonso (J.L.) éd., *Celtic and other languages in Ancient Europe*, Salamanca, 2008, p. 17-27.
- de Hoz 2009** : DE HOZ (J.) – La escritura greco-ibérica. *In* : Olcina, Ramón 2009, p. 30-41.
- de Hoz sous presse a** : DE HOZ (J.) – Epigrafía y actividades económicas. *In* : *Approches archéologiques des économies antiques. Problèmes méthodologiques et théoriques*, Oxford (BAR).
- de Hoz sous presse b** : DE HOZ (J.) – *Historia lingüística de la Península Ibérica en la antigüedad. I. Preliminares y mundo meridional prerromano*, Madrid.
- Hubschmid 1960** : HUBSCHMID (J.) – Toponimia prerromana. *In* : *ELH*, p. 447-493.
- Les Ibères** : *Les Ibères*, Paris, 1997 (= *Los iberos. Principes de occidente*, Barcelone, 1998 = *Die Iberer*, Bonn, 1998).
- I Focei** : *I Focei dell'Anatolia all'Oceano*. Napoli, 1982 (= *PP* 204-7, pp.161-500).
- IGF** : DECOURT (J.C.) – *Inscriptions grecques de la France*. Lyon (Maison de l'Orient), 2004.
- July 1976** : JULY (J.J.) – Graffites sur vases attiques en Languedoc méditerranéen Roussillon et Catalogne. *DHA* 2, 1976, p. 53-70.
- Lambert 1994** : LAMBERT (P.Y.) – *La langue gauloise*, Paris, 1994.
- Lambert 1994** : LAMBERT (P.Y.) – Les inscriptions gallo-grecques parues depuis les *Textes Gallo-Grecs* de Michel Lejeune (1985). *EC* 35, 1994, p. 169-179.
- Lejeune 1976/77/78** : LEJEUNE (M.) – Textes gallo-grecs. *EC* 15, p. 105-137.
- Lejeune 1985** : LEJEUNE (M.) – *Recueil des Inscriptions Gauloises I. Textes gallo-grecs*. Paris, 1985.
- Lejeune 1988** : LEJEUNE (M.) – Compléments gallo-grecs. *EC* 25, 1988, p. 79-106.
- Lejeune 1990** : LEJEUNE (M.) – Compléments gallo-grecs. *EC* 27, 1990, p. 175-177.
- Lejeune 1991** : LEJEUNE (M.) – Ambigüités du texte de Pech-Maho. *REG* 104, 1991, p. 311-329.
- Lejeune 1995** : LEJEUNE (M.) – Compléments gallo-grecs. *EC* 31, 1995, p. 99-113.
- Lejeune, Lambert 1996** : LEJEUNE (M.), LAMBERT (P.Y.) – Compléments gallo-grecs. *EC* 32, 1996, p. 131-137.
- Lejeune, Pouilloux, Solier 1988** : LEJEUNE (M.), POUILLOUX (J.), SOLIER (Y.) – Étrusque et ionien archaïques sur un plomb de Pech Maho (Aude). *RANarb* 21, 1988 [1990], p. 19-59.
- Llobregat 1972** : LLOBREGAT (E.) – *Contestania Iberica*. Alicante, 1972 (inscriptions p. 117-131).
- Llobregat 1989** : LLOBREGAT (E.) – Los « graffiti » en escritura greco-ibérica y púnica de la Illeta dels Banyets, El Campeyo (Alicante). *APL* 19, 1989, p. 149-166.
- Llobregat 1993** : LLOBREGAT (E.) – L'Illeta dels Banyets (El Campello, Camp d'Alacant) ¿fou un empòrion? *In* : Padró (J.) et al., éd., *Homenatge a Miquel Tarradell*. 1993, Barcelone, p. 421-428.
- Lorrio, Velaza 2005** : LORRIO (A.J.), VELAZA (J.) – La primera inscripción celtibérica sobre plomo. *In* : *Actas IX*, 2005, p. 1031-1048.
- LSAG** = JEFFERY (L.H.) – *The Local Scripts of Archaic Greece*, revised ed. w. suppl. by A. W. Johnston, Oxford, 1990.
- Marseille grecque et la Gaule** : BATS (M.), BERTUCCHI (G.), CONGÈS (G.), TREZINY (H.) dir. – *Marseille grecque et la Gaule, Actes des colloques de Marseille (1990)*. Lattes/Aix-en-Provence, 1992 (Et. Massa. 3).
- Meiggs, Lewis 1969** : MEIGGS (R.), LEWIS (D.) – *A Selection of Greek Historical Inscriptions to the End of the Fifth Century B.C.*, Oxford, 1969.
- MLH** : voir Untermann 1975-1997.
- Moncunill 2007** : MONCUNILL (N.) – *Lèxic d'inscripcions ibèriques (1991- 2006)*, Thèse de l'U. de Barcelone, accessible en Internet.
- Muñoz 1990** : MUÑOZ (A.M.) – Plomo ibérico en escritura griega de Coimbra del Barranco Ancho (Jumilla, Murcia). *Verdolay* 2, 1990, p. 97-100.
- Niemeyer 1982** : NIEMEYER (H.G.), éd., – *Phönizier im Westen*. Mayence 1982.

- Olcina, Ramón 2009** : OLCINA (M.), RAMÓN (J.J.) éd., – *Huellas Griegas en la Contestania Ibérica*. Alicante (MARQ).
- Orduña 2005** : ORDUÑA (E.) – *Segmentación de textos ibéricos y distribución de los segmentos*, Thèse, UNED, accessible en Internet.
- Pena 1993** : PENA (M.J.) – Avieno y las costas de Cataluña y Levante (II). *Hemeroskopeion-Dianium. Faventia* 15, 1993, p. 61-67.
- Plana 1994** : PLANA (R.) – *La chora d'Emporion*. Besançon, 1994.
- Py 1993** : PY (M.) – *Les Gaulois du Midi*. Paris (Hachette), 1993.
- RIG**, I y II.1 vid. Lejeune, 1985 y 1988.; II.2 vid. Lambert, 2002; III vid. Duval (P.M.) & Pinault (G.), 1986; IV vid. Colbert de Beaulieu (J.-B.) & Fischer (B.), 1998.
- Robert 1968** : ROBERT (L.) – Noms de personnes dans Marseille grecque. *Journal des Savants*, 1968, p. 197-215.
- Rodríguez Ramos 2004** : RODRÍGUEZ RAMOS (J.) – *Análisis de epigrafía íbera*. Vitoria, 2004 (*Veleia*. Anejos serie minor 22).
- Rodríguez Somolinos 1998** : RODRÍGUEZ SOMOLINOS (H.) – Inscriptiones Graecae Antiquissimae Iberiae. In : Gangutia (E.), *La península = THA IIA*, p. 333-362 (IGAI).
- Roman, Roman 1997** : ROMAN (D.), ROMAN (Y.) – *Histoire de la Gaule (VI^e s. av. J.-C.–I^{er} s. ap. J.-C.)*. Paris, 1997.
- Rouillard 1991** : ROUILLARD (P.) – *Les Grecs et la Péninsule Ibérique du VIII^e siècle au IV^e siècle avant Jésus-Christ*. Paris, 1991.
- Ruiz, Molinos 1987** : RUIZ (A.), MOLINOS (M.), éd. – *Iberos. Actas de las I Jornadas sobre el Mundo Ibérico*. Jaén, 1985. Jaén, 1987.
- Ruiz, Molinos 1993** : RUIZ (A.), MOLINOS (M.) – *Los Iberos*. Barcelone, 1993.
- Sánchez Moreno 2007** : SÁNCHEZ MORENO (E.), coord. – *Protohistoria y Antigüedad de la Península Ibérica. I. Las fuentes y la Iberia colonial*. Madrid 2007.
- Sanmartí-Gregó 1982** : SANMARTÍ-GREGÓ (E.) – Les influences méditerranéennes au Nord-Est de la Catalogne à l'époque archaïque et la réponse indigène. In : *I Focei*, p. 281-303.
- Sanmartí-Gregó 1990** : SANMARTÍ-GREGÓ (E.) – Emporion, port grec à vocation ibérique ». In : *La Magna Grecia e il lontano Occidente. Atti del ventinovesimo convegno di studi sulla Magna Grecia. Taranto 1989*, Tarente 1990, p. 389-410.
- Sanmartí-Gregó 1993** : SANMARTÍ-GREGÓ (E.) – Grecs et Ibères à Emporion. Notes sur la population indigène de l'Empordà et des territoires limitrophes. *Documents d'Archéologie Méridionale* 16, 1993, p. 19-25.
- Sanmartí-Gregó 1995** : SANMARTÍ-GREGÓ (E.) – La présence grecque en Péninsule Ibérique à l'époque archaïque. In : *Les Grecs et l'Occident. Actes du colloque de la villa « Kérylos » (1991)*. 1995, Paris (coll. Ecole française de Rome, 208 = Cahiers de la Villa Kérylos, 2), p. 71-82.
- Sanmartí-Gregó et al. 1994** : SANMARTÍ-GREGÓ (E.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – Testimonios epigráficos de la presencia de población indígena en el interior de Emporion. In : Cabrera, (P.), Olmos (R.) & Sanmartí, (E.), *Coordinadores, Iberos y griegos, lecturas desde la diversidad I-II*, 1994, Huelva (= *Huelva arqueológica* XIII 1 y 2), II, p. 203-214.
- Sanmartí-Gregó, Santiago 1987** : SANMARTÍ-GREGÓ (E.), SANTIAGO (R. A.) – Une lettre grecque sur plomb trouvée à Emporion (fouilles 1985). *ZPE* 68, 1987, 119-27.
- Sanmartí-Gregó, Santiago 1988** : SANMARTÍ-GREGÓ (E.), SANTIAGO (R.A.) – La lettre grecque d'Emporion et son contexte archéologique. *RANarb* 21, 1988, p. 3-17.
- Santiago 1990a** : SANTIAGO (R.A.) – Notes additionnelles au plomb d'Emporion 1987. *ZPE* 82, 1990, p. 176.
- Santiago 1990b** : SANTIAGO (R.A.) – En torno a los nombres antiguos de Sagunto. *Saguntum* 23, 1990, p. 123-140.
- Santiago 1993** : SANTIAGO (R.A.) – Epigrafía dialectal emporitana. In : Crespo (E), García Ramón (J.L.), Striano (A.) éd., *Dialectologica Graeca : actas del II coloquio internacional de dialectologia griega*. Madrid, 1993, p. 281-294.
- Santiago 1994a** : SANTIAGO (R.A.) – Enigmas en torno a Saguntum y Rhoda. *Faventia* 16/2, 1994, p. 51-64.
- Santiago 1994b** : SANTIAGO (R.A.) – Presencia ibérica en las inscripciones griegas recientemente recuperadas en Ampurias y en Pech Maho. In : Cabrera (P.), Olmos (R.) & Sanmartí (E.), *Coordinadores, Iberos y griegos, lecturas desde la diversidad I-II*, 1994, Huelva (= *Huelva arqueológica* XIII 1 y 2), p. 215-230.
- Santiago, Sanmartí 1988** : SANTIAGO (R.A.), SANMARTÍ (E.) – Notes additionnelles sur la lettre sur plomb d'Emporion. *ZPE* 72, 1988, p. 100-102.
- Santiago, Sanmartí 1989** : SANTIAGO (R.A.), SANMARTÍ (E.) – Une nouvelle plaquette de plomb trouvée à Emporion. *ZPE* 77, 1989, p. 36-38.
- Schmidt 1988** : SCHMIDT (K.H.) – Probleme der gallo-griechischen Inschriften. In : TIMETIKOS TOMOS HANΣ HEPTEP. 2η έκδοσις, Athènes, 1988, p. 216-222.
- Schulten 1936** : SCHULTEN (A.) – Die Griechen in Spanien. *RhM* 85, 1936, p. 289-346.
- Shefton 1982** : SHEFTON (B.B.) – Greek and Greek Imports in the South of the Iberian Peninsula. The archaeological evidence. In : Niemeyer 1982, p. 337-370.
- Siles 1985** : SILES (J.) – *Léxico de las inscripciones ibéricas*. Madrid, 1985.
- Silgo 1997** : SILGO (L.) – La inscripción ibérica en escritura jonia Serreta IX. *Recerques del Museu d'Alcoi* 6, 1997, p. 157-160.
- Slings 1994** : SLINGS (S.R.) – Notes on the Lead Letters from Emporion. *ZPE* 104, 1994, p. 111-117.
- Sosin 2008** : SOSIN (J.D.) – The New Letter from Pasion. *ZPE* 165, 2008, p. 105-108.
- Studia palaeohispanica** : ADIEGO (I.J.), SILES (J.), VELAZA (J.) éd. – *Studia palaeohispanica et indogermanica J. Untermann ab amicis hispanicis oblata*. Barcelone, 1993.
- Le temps des Gaulois** : CHAUSSERIE-LAPRÉE (J.), éd. – *Le temps des Gaulois en Provence*. Martigues, 2000.
- THA** : MANGAS (J.), PLÁCIDO (D.), éd. – *Testimonia Hispaniae Antiqua*. I. Avieno; II A. La península ibérica en los autores griegos, de Homero a Platón (= Gangutia, 1998 et IGAI = Rodríguez Somolinos, 1998, "Inscriptiones"); II B. La península ibérica prerromana de Éforo a Eustacio, III. Medio físico y recursos naturales de la Península Ibérica en la antigüedad (Mangas, J. & Myro, M^a del Mar éd.), Madrid, 1994, 1998, 1999, 2003.
- Torres 2002** : TORRES (M.) – *Tartessos*. Madrid, 2002.
- Trías 1967-1968** : TRÍAS (G.) – *Cerámicas griegas de la Península Ibérica I-II*, Valence, 1967-1968.
- Untermann 1969** : UNTERMANN (J.) – Lengua ibérica y lengua gala en la Galia Narbonensis. *APL* 12, 1969, p. 99-161.
- Untermann 1975-1997** : UNTERMANN (J.) – *Monumenta Linguarum Hispanicarum (MLH)*. I. Die Münzlegenden. II. Inschriften in iberischer Schrift aus Südf Frankreich. III. Die iberischen Inschriften aus Spanien. IV. Die tartessischen, keltiberischen und lusitanischen Inschriften, Wiesbaden. 1975/1980/1990/1997.
- Van Effenterre, Ruzé, 1994/1995** : VAN EFFENTERRE (H.), RUZÉ (F.) – *Nomima. Recueil d'inscriptions politiques et juridiques de l'archaïsme grec*, t. I-II. Rome 1994-1995.
- Velaza 1991** : VELAZA (J.) – *Léxico de las inscripciones ibéricas (1976-1989)*. Barcelone, 1991.
- Velaza 1992** : VELAZA (J.) – *Basped-* sur le plomb grec d'Emporion, un anthroponyme ibérique ? *BN* 27, 1992, p. 264-267.
- Velaza 1996** : VELAZA (J.) – *Epigrafía y lengua ibéricas*. Madrid, 1996.
- Velaza 2001** : VELAZA (J.) – *Chronica Epigraphica Iberica III (2000)*. *Palaeohispanica* 1, 2001, p. 393-395.
- Velaza 2006** : VELAZA (J.) – Lengua vs. cultura material: el (viejo) problema de la lengua idígena de Catalunya. In : Belarte (M^a.C.), Sanmartí (J.) – *De las comunitats locals als estats arcaics, la formació de les societats complexes a la costa del Mediterrani occidental*. Barcelone, 2006 (*Arqueo Mediterrània* 9), p. 3-80.
- Wartburg 1952** : WARTBURG (W. von) – Die griechische Kolonisation in Südgallien und ihre sprachlichen Zeugen im Westromanischen. *ZRPh* 68, 1952, p. 1-48 (= Wartburg 1956, p. 61-126).
- Wartburg 1956** : WARTBURG (W. von) – *Von Sprache und Mensch*. Berne, 1956.
- Wilhelm 1904** : WILHELM (A.) – Der älteste griechische Brief. *JGEAI* 7, 1904, p. 94-105.